

Vergille - Boileau, Friede de Jattynique

033
no

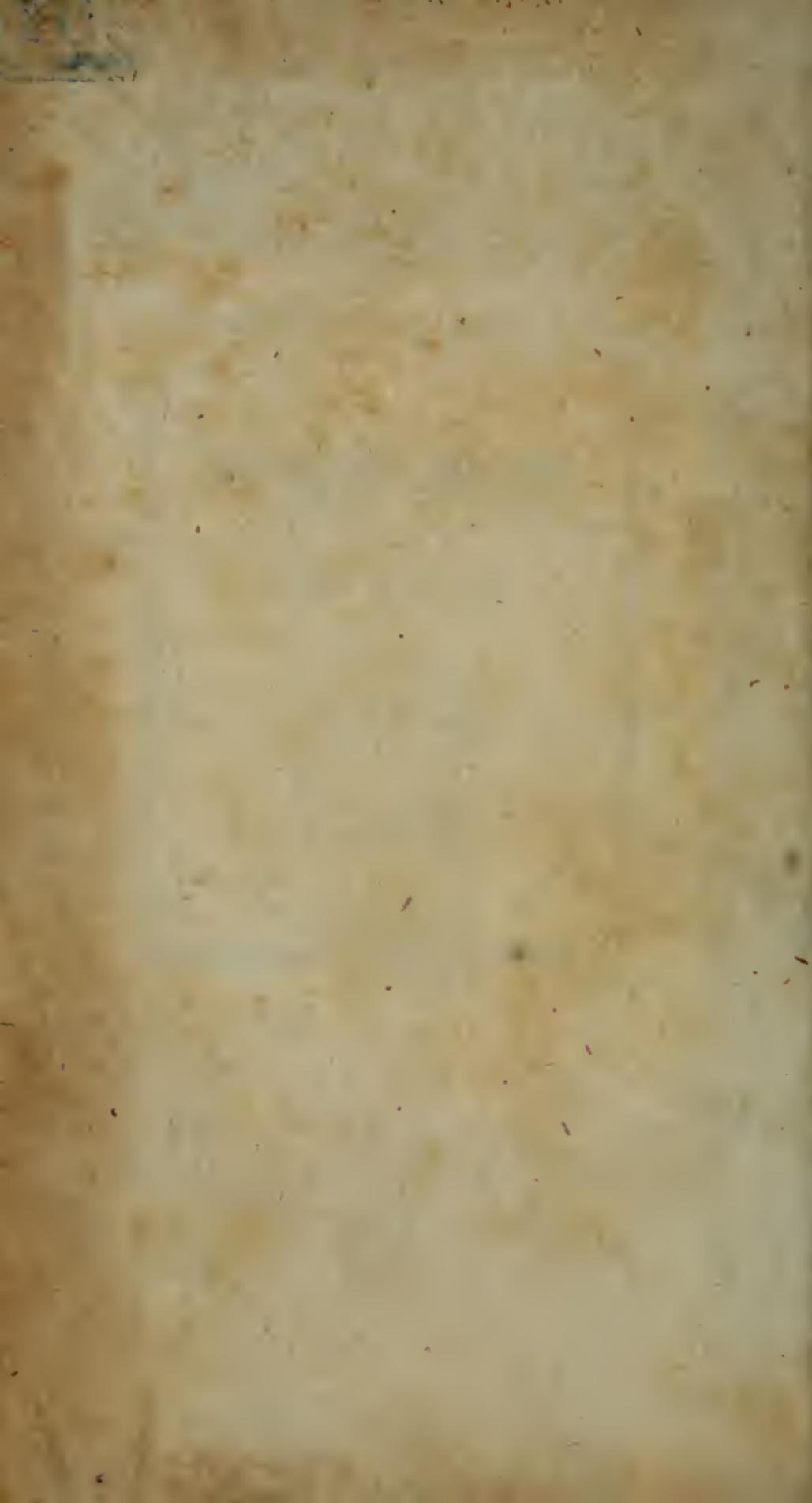
0310

PERKINS LIBRARY

Duke University

Rare Books





LES
OEUVRES
POSTHUMES

DE DEFUNT
MONSIEUR B.

DE L'ACADEMIE FRANCOISE,

Contrôleur de l'Argenterie du Roy.



A PARIS,
Chez CLAUDE BARBIN, au Palais,
sur le second Perron de la Sainte Chapelle.

M. DC LXX.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

L./

^L
RBR
36790



LE LIBRAIRE AU LECTEUR.



E ne doute point que le Lecteur ne m'ait quelque obligation du present que je luy fais des derniers Ouvrages d'un Homme illustre, que la mort a mis hors d'estat de les pouvoir donner luy-mesme au public. Bien qu'ils n'ayent point en-

à ij

627896

AU LECTEUR.

core vû le jour , ils ne laissent pas d'estre fort connus. La Traduction du quatrième Livre de l'Eneide a déjà charmé une bonne partie de la Cour , par la lecture que l'Auteur , de son vivant , a esté comme forcé d'en faire en plusieurs reduits celebres. Elle a meritè l'approbation d'une des plus grandes & des plus spirituelles Princesses de la terre : & elle a fait dire à un des plus fameux Predicateurs de nostre siecle , qu'à

AU LECTEUR:

ce coup la copie avoit surpassé l'original. Cependant il est certain que l'Auteur ne s'estoit pas encore satisfait sur cette Traduction, à laquelle il n'avoit pas mis la dernière main, non plus qu'à ses autres Ouvrages, qu'il n'avoit pas faits la pluspart pour estre imprimez, & qui ne l'auroient jamais esté, si je n'en eusse fait une espece de larcin à ceux entre les mains de qui ils estoient tombez. C'est un avis que je suis bien-aise de

AU LECTEUR.

donner en passant, à ceux qui y trouveront peut - estre des choses plus foibles les unes que les autres. Je croy que le nombre de ces Critiques sera fort petit : Et j'espere qu'il en sera de ces Ouvrages comme de l'Eneide de Virgile, dont Virgile seul est mort mécontent. Voilà tout l'avertissement que j'ay à donner au Lecteur. S'il profite comme il doit du don que je luy fais, & s'il sçait m'en faire profiter ; je me promets de luy don-

AU LECTEUR.

ner bien-tost une seconde Edition de ce Livre , plus ample & plus correcte que celle-cy , & je luy répons que je n'épargneray point mes soins & ma diligence pour luy donner une entiere satisfaction.



EXTRAIT DU PRIVILEGE
du Roy.

PAR Grace & Privilege du Roy donné à Saint-Germain en Laye le 24. Avril 1670. signé, CHASSEBRAS, il est permis à CLAUDE BARBIN d'imprimer *Diverses Oeuvres, tant en Vers qu'en Prose, de défunt Monsieur B*** Contrôleur general de l'Argenterie, & Intendant des affaires des menus plaisirs, & l'un des quarante Academiciens de l'Academie de sa Majesté*, d'icelles vendre & debiter en tel volume que bon luy semblera, pendant le temps de sept années; Et défenses sont faites à tous autres de les vendre ny debiter, à peine de confiscation, & autres peines mentionnées ausdites Lettres de Privilege.

Registrées sur le Livre de la Communauté des Marchands Libraires-Imprimeurs de la ville de Paris, suivant & conformément à l'Arrest de la Cour de Parlement, du 8. Avril 1653. aux charges & conditions portées par lesdites Lettres de Privilege, le 14. Juin 1670.

Signé, LOUIS SEVESTRE, Syndic.

Les Exemplaires ont esté fournis.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le 10. Juillet 1670.



LE

QUATRIEME LIVRE
DE L'ENEIDE
DE VIRGILE.



IDION atteinte au cœur d'un
poison qu'elle ignore,
Entretient en secret le feu qui la
devore.

La gloire du Heros, l'honneur de ses Ayeux
Avec toute leur pompe éclatent à ses yeux.
Son geste, sa parole & toute son histoire
Sont avec son portrait gravez en sa memoire.

A

2 L'ENEIDE DE VIRGILE.

Son esprit inquiet y songe à tout propos ,
Et ne lui permet pas un moment de repos.

La palissante Nuit dans ses Espaces sombres
Alloit s'évanoüir au milieu de ses Ombres ;
Quand Didon en ces mots découvrit à sa Sœur
Le secret déplaisir qui lui ronge le cœur :

Quelles vaines frayeurs , dont mon ame est
De leurs illusions troublent ma fantaisie ? [saisie,
Quel Inconnu , ma Sœur , vient mouïller à nos
Quelle Fatalité le jette sur ces bords ? [Ports ?
Ah ! que sa haute mine & sa mâle assurance
Font bien luire en ses yeux l'éclat de sa naissance !
L'obscurité du sang veut en vain se flater ,
Quelque fausse couleur qu'elle puisse emprûter ;
Toûjours l'on entre-voit une indigne foiblesse
Qui dément son orgueil & trahit sa bassesse.
O Dieux ! ma chere Sœur , à quelle extrémité
Son courage & le Ciel ne l'ont ils point porté !
Combien de fois , hélas ! à la foy de Neptune
N'a-t-il point confié sa vie & sa fortune !

Et combien de Lauriers au milieu des hazars
 N'a-t-il point moissonné dans les plaines de
 Mars !

Si mon Cœur à l'Amour n'estoit impenetrable ,
 Si le vœu que j'ay fait n'estoit inviolable ,
 Si je n'eusse enterré dans le même Tombeau
 Avec mon cher Espoux l'Hymen & son Flébeau ;
 Cet Inconnu peut-estre auroit eu la puissance
 De domter mon Orgueil & forcer ma Conf-
 tance.

Luy seul a pû , ma Sœur , malgré tous mes ser-
 mens

Ebranler mon esprit & surprendre mes sens.
 Il semble à son abord que ma douleur s'efface ;
 De mes feux étouffez je reconnois la trace ;
 Et quand à mon secours j'appelle mon devoir ,
 Mon devoir est muët & n'a plus de pouvoir.
 Mais plutôt tout le Ciel s'arme pour mon
 supplice ,

Plûtost jusqu'aux enfers la Terre m'engloutisse,

4 L'ENEIDE DE VIRGILE.

Que je cede jamais à cette indigne ardeur,
Ny qu'un bas sentiment ternisse ma pudeur.
Celuy qui le premier eut ma flâme premiere,
L'enferme dans sa tombe & pure & toute en-
tiere.

En achevant ces mots ses sensibles douleurs
Noycrent son beau sein d'un deluge de pleurs.
Sa Sœur qui dés long-temps voyoit avecque
peine

De sa triste vertu la constance inhumaine,
L'embrasse, la rassure & lui tient ce discours:

Voulez-vous dans les pleurs laisser couler vos
jours ?

Voulez-vous en regrets user vostre Jeunesse,
Et pour des Manes froids perdre vostre ten-
dresse ?

A ce cruel honneur bornez-vous vos desirs ?
Ne connoistrez-vous plus l'amour ni ses plaisirs ?
Est-ce que vous croyez que des Ombres muètes
S'inquietent là bas des projets que vous faites ?

Encor dans les transports de vos recens mal-
heurs

J'approuvois vos soupirs , j'excusois vos dou-
leurs.

A vostre perte alors mon ame trop sensible

A veu sans murmurer vostre cœur invincible.

J'ay veu, vous le sçavez, à l'envi tous nos Rois

Adorer vos beautez sans vous presser d'un
choix.

J'ay du fier Jarbas vû la poursuite vaine,

Et j'ay craint son dépit sans blasmer vostre
haine.

Mais aujourd'huy, ma Sœur, que l'ouvrage du
temps

Rend à vostre Raison l'empire sur vos sens,

Seriez-vous à vous mesme encore assez barbare

Pour refuser les biens que le Ciel vous prepare ?

Et pourriez-vous enfin vous défendre d'aimer

Un Heros qui vous plaist & qui vous doit
charmer ?

6 L'ENEIDE DE VIRGILE.

Ne vous souvient-t-il plus de ce Climat sauvage?
Quel Peuple aspre & cruel borde vostre Cartha-
Ce fort Getulien, ce Numide brutal, [ge?
Ce Barcéen cruël, ce Maure déloyal?
Avez-vous oublié de quelle affreuse guerre
Vostre frere inhumain menace cette Terre?
Pour moy je croy, ma Sœur, que par l'ordre
des Dieux

La Tempeste a jetté les Troyens en ces lieux.
Ah que nos jours seront comblez d'heur & de
joye,

Si Carthage jamais est jointe avecque Troye!
Et si par vostre Hymen nous pouvõs estre amis,
Nous pouvons tout oser & tout nous est permis.
Secondez donc des Dieux la visible entreprise,
Rendez graces au Ciel quand il vous favorise.
Les Navires d'Enée ou brisez ou perdus,
Ses cordages usez, & ses gens éperdus,
L'Air, la Terre, la Mer, la Saison & l'Orage,
Enfin tout semble aider à rompre son voyage.

Profitez donc du temps, & vous ressouvenez
Que l'Afrique est à vous si vous le retenez.

Par ce discours flateur une subtile flâme
Penetra tout à coup jusqu'au fond de son ame,
Et tout à coup l'Amour s'emparant de son cœur
Luy fit perdre la crainte & franchir la pudeur.
Elle ordonne d'abord par tout des sacrifices,
Et croit rendre par là tous les Dieux ses com-
plices.

Elle charge de dons les autels d'Apollon,
Elle en offre à Bacchus, à Cerés, à Junon,
Mais à Junon sur tout à qui la destinée
A confié le soin des droits de l'Hymenée.
Elle mesme souvent d'un esprit incertain
Consacre la victime & prend la coupe en main,
Et d'autel en autel des victimes mourantes
Consulte avidement les entrailles vivantes.
Mais que servent les Vœux, les Temples &
l'Encens,
Quand l'Amour forcené tyrannise nos sens ?

S L'ENEIDE DE VIRGILE.

Prestres , quelle est l'erreur de vos vaines Ma-
ximes

De chercher l'avenir dans le sein des Victimes ?
En vain vous consultez tous les Dieux nuit
& jour ,

Didon de tous les Dieux n'écoute que l'Amour.
A d'éternels chagrins il met son ame en proye ,
Au milieu des plaisirs empoisonne sa joye ,
Allume le brasier dans le fond de son cœur ,
Et ne la laisse point sans alarme & sans peur.
Elle vient , elle va , court & marche sans cesse
Et porte en mille lieux le tourment qui la presse.

Telle qu'on voit la Biche au milieu des forests
Qu'un Chasseur a de loin atteinte de ses traits ,
Par les monts & les forts hors d'haleine éperdue
Emporter avec soy la fléche qui la tue.

Tantost pour assouvir ses amoureux regards
Elle promene Enée au-tour de ses remparts ,
Luy fait voir ses Fossez, ses Murs, ses Forteresses ,
Luy conte ses desseins , luy vante ses richesses ;

Et son esprit distrait, incertain, interdit
Luy coupe la parole au milieu du recit.
Mais quand l'Astre du jour a finy la Journée,
A de nouveaux festins elle rappelle Enée,
Et toujourns attentive à ses fameux exploits
Luy fait recommencer son Histoire cent fois.
Enfin'quand du sommeil la douce violence
Force le Monde entier à garder le silence,
Seule, triste & pensive en son appartement
Elle se livre entiere en proye à son tourment.
Jamais sa passion ne luy donne de trêve,
Elle marche, s'affied, se couche & se releve.
Toute la nuit Enée est present à ses yeux;
Absent elle le voit & l'entend en tous lieux;
Et quand l'impatience enfin la desespere,
Dans l'image du fils elle cherche le Pere.
Et tâche par les traits qu'elle retrouve en lui
D'amuser son amour & tromper son ennui.
Cependant ces Soldats, cette ardente jeunesse
Au lieu de s'exercer languit dans la moleste.

Ces masses de Rochers & ces grands Bastimens
 Qui devoient s'affranchir de l'empire du Temps,
 Ces Rempars qui devoient affronter le Ton-
 nerre,

Demeurent imparfaits & gisent sur la terre.

Junon voyant du Ciel le funeste poison
 Qui de cette Princesse attaquoit la raison,
 Et qu'à sa passion qui trouvoit tout facile
 La pudeur n'estoit plus qu'un obstacle inutile,
 La douceur dans les yeux & l'aigreur dans le sein
 Elle aborde Venus & cache son dessein.

Certes l'Amour & Vous avez bien de la gloire,
 Vous remportez tous deux une illustre victoire,
 Et l'exemple, dit-elle, est rare & curieux,
 Que pour vaincre une femme il ait falu deux
 Dieux.

Ah! je me doutois biẽ que nos murs de Carthage
 A vostre esprit jaloux dõneroient de l'ombrage.
 Mais quoy nos differends dureront-ils toujourn?
 Rien n'est-il assez fort pour en rompre le cours ?

Ne voulez-vous jamais cesser d'estre inhumaine ?
 Faut-il encore du sang pour fléchir vostre haine ?
 Croyez-moy c'est assez , il est temps deormais
 Par un heureux Hymen de conclure la paix.
 Vous n'avez plus besoin de livrer de batailles ,
 Didon a le brazier jusqu'au fond des entrailles :
 Ne differons donc plus , & sous d'égales lois
 Avec tous nos débats cõfondons tous nos droits.
 Par un commun accord forçons la Destinée
 A souffrir que Didon soit la femme d'Enée ;
 Et qu'elle porte en dot au Prince des Troyens
 Tout l'or de Phenicie & tous les Tyriens.

Venus qui connoissoit l'esprit de la Deesse,
 Découvrit ses desseins , penetra sa finesse ,
 Et vit que cet Hymen n'avoit point d'autre fin
 Que de donner atteinte aux arrests du Destin ,
 Et de faire perir dans les sables d'Afrique
 L'Esperance d'Enée & la Gloire Italique.

Qui pourroit s'opposer à vos intentions
 Quand la paix est offerte à ces conditions ?

Ce parti, reprit-elle, est le plus beau du monde,
 Pourveu qu'à vos projets la fortune réponde.
 Mais quoy que vous fassiez, Junon, je doute fort
 Qu'avecque nos desirs le Destin soit d'accord,
 Que nos Peuples unis vivent d'intelligence
 Et qu'enfin Jupiter souffre cette alliance.
 C'est à Vous là dessus à fonder son vouloir,
 Assurez-vous de lui, je feray mon devoir.

Laissez-moy, dit Junon, conduire ce mistere
 Escoutez seulement ce que je pretens faire.

Demain quand le Soleil sur son char lumi-
 neux

Dans le sombre Univers rallumera ses feux,
 Et que le jour sortant du moite sein de l'Onde
 De ses premiers rayons éclairera le Monde,
 Enée & la Princesse avec de grands apprests
 Doivent aller au loin chasser dans les forests.
 Mais dès que les Piqueurs dans l'ardeur de la
 chasse,

Suivront avec les Chiens les Bestes à la trace,

Et

Et que tous les Chasseurs en cent lieux écartez
 Ceindront de leurs filets les bois de tous costez ;
 J'embrazeray le Ciel d'un si brûlant Tonnerre
 Et de tant de torrens j'inonderay la Terre,
 Que les plus Emportez seront contraints alors
 D'abandonner la Chasse & de chercher les
 forts.

Enée avec Didon au milieu de l'orage
 S'échaperōt ensemble en quelque antre sauvage:
 Là seuls loin des Chasseurs des meutes & du
 bruit,

Et devenus hardis par l'horreur de la nuit ;
 Si vostre intention est sincere & naïve,
 J'échaufferay leur cœur d'une flâme si vive,
 Et d'un lien si fort je les joindraytous deux,
 Que l'Hymen en personne en ferrera les nœuds.

Venus luy confirma de nouveau sa promesse,
 Et se rit en secret du piege qu'on luy dresse.

L'Aurore cependant le teint vermeil & frais
 Sortoit de l'Ocean plus belle que jamais ;

Quand toute la Jeunesse en un leste équipage
 Parut avec le jour hors les murs de Carthage.
 Alors par les chemins on ne voit en tous lieux,
 Que des Filets, des Dards, des Toiles, des
 Espieux.

Déjà tous les Picqueurs volent sur les montagnes
 Suivis de mille Chiens qui couvrent les Cam-
 pagnes.

Tous les Seigneurs de Tyr avec mille valets
 Attendent la Princesse aux portes du Palais.
 Son Cheval orgueilleux que la colere allume
 Mord de dépit son frein qui blanchit sous l'é-
 Enfin elle paroist superbe en ses habits, [cume.
 Sa veste de drap d'Or éclate de rubis :
 L'Or de ses blonds cheveux brille de telle sorte
 Qu'il efface celuy du Carquois qu'elle porte :
 Son écharpe attachée avec un diamant,
 Luy tombe par derriere & flote au gré du vent.
 Ascagne accompagné d'une troupe d'élite
 S'avance sur les rangs, & se mesle à la suite,

Mais Enée entre tous majestueux & grand,
Se joint à la Princesse & marche en Conquerant;

Ainsi quand Apollon de ses rayons se pare
Qu'il revient à Delos & qu'il quitte Patàre;
Tandis qu'autour de luy, mille peuples divers,
Danfent d'un pied leger & font mille concerts,
Sur les sommets de Cynthe en ce beau jour de
feste

D'un verdoyant Laurier il couronne sa teste,
Se boucle, se parfume & laisse à gros bouillons
Sur son Carquois d'argent floter ses cheveux
blonds.

Tel & plus beau cent fois parut cette journée
Sur les monts Afriquains le redoutable Enée.

Mais dès que les Chasseurs eurent percé les
forts,

Le Chevreüil effrayé par les Chiens & les Cors,
Du plus haut des Rochers faite à perte d'ha-
leine,

Par bonds précipitez au milieu de la plaine,

Et les Cerfs tout poudreux fuyant par les vallons,
Laiſſent bien loin derriere & les Chiens & les
Monts.

Aſcagne des premiers dans la plaine s'élance ;
Tantost l'un , tantost l'autre à la courſe il de-
vance.

De ſon viſte Cheval la promte & vive ardeur
D'un ſi boüillât transport luy fait enfler le cœur,
Qu'en ſoy-mefme il voudroit qu'un Lion plein
de rage

Vint du haut des Coſtaux s'offrir à ſon courage.
Cependant un grand bruit ſoudain frappe les airs
Et le Ciel ne luit plus que du feu des éclairs ;
Les Torrens à grands flots descendent des Mon-
tagnes ,

Déracinent les Rocs , inondent les Campagnes ;
Les Chiens & les Chafſeurs confuſement épars ,
Vers les proches Hameaux courët de toutes pars.
Enée & la Princeſſe en ce commun naufrage
Dans un antre à couvert laiſſent gronder l'orage.

Là la Terre & le Ciel donnerent le signal,
 Et le feu des éclairs fut le feu nuptial;
 Du murmure de l'air les Roches s'ébranlerent,
 Et du sommet des Monts les Dryades heurle-
 rent.

Ce jour, ce jour fatal fut cause de sa mort
 Et le triste sujet de son malheureux sort. [che,
 Le soin de son honneur n'est plus ce qui la tou-
 amour luit dans ses yeux, il parle par sa bouche,
 Et couvrant de l'Hymen la honte de ses feux
 Elle croit tout permis à son cœur amoureux,

La vifte Renommée alors à tire-d'aïlle
 Par toute la Lybie en porte la nouvelle.
 Ce mal de tous les maux le plus prompt, le plus
 grand,
 Qui croist plus elle avance, & prend force en cou-
 rant.

D'abord foible & honteuse elle n'ose paroître,
 Mais l'on voit tout à coup son audace s'accroi-
 tre;

Et quoy que sur la Terre elle imprime ses pas,
Elle élève sa teste au dessus des frimas.

La Terre de dépit contre les Dieux poussée,
Engendra cette Sœur d'Encelade & de Cée,
Et pour la rendre prompte à son commandement
La fit d'aïfle & de pieds plus vifte que le vent.

Ce Monstre énorme, affreux, de chaque plume
couvre

Une oreille attentive , un œil qui toûjours
s'ouvre,

Et cache dans les plis de son corps spacieux ,
Plus de bouches encor que d'oreilles & d'yeux.

Dans le vaste Univers de l'un à l'autre Pole ,
Sans jamais s'ommeiller chaque nuit elle vole,
Et veille chaque jour au haut de quelques Tours
Pour voir ce qui se passe ou se dit dans les Cours.

Delà quand par hasard un secret elle évente,
Elle va dans le monde en semer l'épouvante,
Et sans distinction de rang ni d'équité,
Entasse le mensonge avec la verité.

Cette infame Déesse estoit avec joye,
 L'opprobre de Carthage & la honte de Troye.
 Elle contoit qu'Enée issu du sang Troyen,
 Au mépris de l'Afrique & du nom Tyrien,
 Avoit en un moment, sans effort & sans peine,
 Soumis à son ardeur la fierté de la Reyne.
 Que tous deux abysmez en de fales amours,
 Passoient dans les plaisirs & les nuits & les jours,
 Et qu'ils avoient banny bien loin de leur me-
 moire

Le soin de leurs Estats & celui de leur gloire.

Après qu'en mille lieux ce Monstre sans
 raison,

En la bouche du Peuple eut versé ce poison,
 Il détourne ses pas & court en diligence
 Du jalous Iarbas animer la vengeance.

Ce superbe Monarque issu du sang des Dieux,
 Le fils de Garamante & du Maistre des Cieux,
 Avoit fait élever dans les plaines Lybiques,
 Au nom de Jupiter cent temples magnifiques:

Cent Lampes jour & nuit brûlant sur les Autels,
 Estoient de ces lieux saints les honneurs éternels ;
 Les portes de festons estoient toujours cou-
 vertes,

Et les pavez sanglans de victimes offertes.
 Ce Roy donc transporté d'amour & de fureur,
 La jalousie en l'ame & le dépit au cœur ;
 Se prosternant aux pieds des Autels de son Pere
 Par ces mots enflâmez alluma sa colere.

Arbitre souverain des Dieux & des humains ;
 Qui tenez enchainé le Destin dans vos mains,
 Tout-puissant Jupiter que la Nation More,
 Dans ses festins sacrez d'un sacré culte honore ?
 Pouvez-vous voir l'affront qu'à vos yeux l'on
 me fait,

Et tenir dans vos mains la foudre sans effet ?
 Ce murmure estonnant, cet horrible Tonnerre ;
 Qui menace si haut les crimes de la Terre, [bruit,
 Et tout ce grand éclat n'est-il donc qu'un vain
 Que la vapeur enfante & que le vent conduit ?

Donc une simple femme errante & vagabonde,
 Le mépris de la Terre & le rebut de l'Onde,
 Elle à qui par pitié j'ay permis en ces bords
 De fonder une Ville & de bastir des forts,
 Qui n'a pour cultiver qu'un sterile rivage,
 Et qu'un sable brûlant pour unique heritage,
 Elle enfin ma sujette & soumise à ma loy
 Reçoit les vœux d'Enée & rebute ma foy;
 Et ne m'amuse enfin des regrets de Sichée,
 Qu'afin de mieux servir sa passion cachée;
 Et lors que ce Paris au milieu des plaisirs,
 Jouit de sa conquête & rit de mes soupirs;
 Nous au pied des Autels & sans cesse en prieres,
 L'Encensoir à la main passons les nuits entie-
 res,
 Et n'avons pour tout fruit de porter vostre nom
 Qu'un vain titre de gloire & qu'un triste renom.
 Jupiter jusqu'au cœur touché de ce langage,
 Jette un œil de courroux sur les murs de Car-
 thage,

Et voyant ces Amans dans un lasche repos,
Il appelle Mercure & lui parle en ces mots :

Si jamais à mes vœux tes soins furent fideles,
Appelle les Zephirs & fend l'air de tes aïfles,
Va trouver de ma part le Prince des Troyens,
Qui languit à Carthage en de honteux liens :
Et ne se souvient plus de la haute esperance,
Que les Destins amis offrent à sa vaillance.
Dy lui que ce qu'il fait dans ces ardens Climats,
N'est pas ce que sa Mere a promis de son Bras,
Ni le sujet pourquoy j'ay permis que sa vie
Ait esté par deux fois à la Parque ravie ;
Mais que j'ay cru qu'un jour sa main par cent
exploits,
Forceroit l'Italie à fléchir sous ses lois ;
Et qu'un jour cette Terre en triumphes seconde
Borneroit son Empire à l'Empire du Monde.
Que si tant de succès & si son propre hon-
neur
Sont de foibles appas pour ébranler son cœur,

Au moins demande-lui s'il a bien le courage,
 De ravir à son fils un si grand heritage,
 Et s'il veut preferer en dépit du Destin
 Les fables de l'Afrique à l'Empire Latin.
 Dis lui donc qu'au plûtoſt il ſonge à ſa retraite,
 Et que c'eſt là ton ordre & ce que je ſouhaite.

A peine eut-il parlé, que Mercure à l'inſtant
 Les brodequins aux pieds & les aiſles au vent,
 Meſure des hauts Cieux les routes inconnuës,
 S'élance, prend ſon vol & ſe perd dans les nuës,
 Et tenant en volant ſon Caducée en main
 Il ſe trace un ſentier lumineux & ſerein;
 Eſcarte loin de lui les vents & les orages,
 Et perce en un moment les plus eſpais nuages.
 Avec ce Caducée il peut quand il lui plaiſt,
 Revoquer de la mort l'irrevocable arreſt, [bres
 Faire entrer les vivans dans les Royaumes ſom-
 Et du fond des enfers tirer les paſſes ombres.
 Déjà du haut des airs ce Meſſager des Dieux
 Voioit courber Atlas ſous le fardeau des Cieux;

Atlas de qui la teste aux tempestes offerte ,
 D'orage & de broüillars est sans cesse couverte ;
 La Neige sur son dos tombe par gros flocons ,
 Et sa barbe hideuse est roide de glaçons ;
 De son large menton de cent fleuves la source
 Cent fleuves à grands flots precipitent leur
 course.

Là s'arreste Mercure & les aïles en l'air ,
 Soudain à corps perdu vient fondre sur la mer ;
 Semblable à cet Oyseau qui tombe des nüages ,
 Et costoye à fleur d'eau les bancs & les rivages.
 Ainsi ce Dieu rasoit à la faveur des vents
 Les Mers de la Lybie & ses sables brûlans.
 Mais des qu'il eut touché dans les plaines Lybi-
 ques

De ses talons aïlez les Cabannes rustiques ;
 Le Prince des Troyens s'offrit à ses regards
 Mesurant des hauteurs & traçant des remparts.
 Sur son dos éclatoit un manteau d'écarlate ,
 Que Didon d'une main sçavante & delicate

Avoit

Avoit avecque l'or si proprement orné,
 Que l'œil en le voyant en estoit estonné.

La garde de l'épée à son costé pendante
 D'or & de diamans estoit estincellante.

Mercure le regarde & l'aborde en ces mots :

O l'employ glorieux d'un illustre Heros,
 Quoy donc ces hauts projets & tout ce grand
 courage,

Sont-ils enfin bornez à ces murs de Carthage ?

Et l'amour sur ton cœur a-t-il bien le pouvoir
 De te faire oublier ta gloire & ton devoir ?

Le Maître souverain des Dieux & du Ton-
 nerre,

M'a du plus haut des Cieux fait descendre sur
 terre,

Pour sçavoir tes desseins & ce que tu pretens,
 De perdre en ces climats ta fortune & ton
 temps.

Que si tu fais ceder ton honneur à ta flâme,
 Et l'amour de la gloire à l'amour d'une femme ?

Regarde au moins le tort que tu fais à ton fils
Et que le monde entier à sa race est promis.

Ce Dieu parlant ainsi retourne vers la nuë,
Quitte la forme humaine & s'échappe à la vuë,
Et rompant ce discours, plus vifte qu'un éclair
Passe, s'évanoüit & s'exhale dans l'air.

Enée à cet aspect pâle, interdit de crainte,
Les cheveux herissez & la parole esteinte,
Malgré le doux lien qui l'attache à ces bords,
Est prest de le briser & de quitter ces ports.

Mais comment faire ? hélas ! par quelle flaterie
Pourra-t-il aborder une Amante en furie ?

Aprés mille desseins l'un à l'autre opposez,
Aprés autant d'avis offerts & refusez ;

Son esprit inquiet, à foy-mesme contraire,
Ne sçachant que penser, que dire ni que faire,
Voulant ne voulant pas & toûjours incertain,
Enfin se resolut à suivre ce dessein.

Il appelle Sergeste & Mnesthée & Cloante,
Leur fait voir quel soucy l'agite & le tourmente,

Leur commande qu'en haste & sans perdre de
temps,

Ils équipent sa flote & ramassent leurs gens ;
Que gardant le secret chacun sur le rivage ,
Soit prest au premier ordre à partir de Carthage.
Que pour lui cependant il emploiroit ses soins ,
Dans le temps que Didon s'en douteroit le
moins,

A menager une heure & propice & secreta ,
Pour prendre congé d'elle & faire sa retraite.

Chacun avecque joye obeit à l'instant
Et chacun à cet ordre est prompt & vigilant.

Mais Enée , à quoy sert cette vaine conduite ?
Quelle assez noire nuit pourroit cacher ta fuite ?
Cōment tromper un cœur éclairé par l'amour ,
Un cœur qui t'examine & la nuit & le jour ,
Qui toûjours agité de crainte ou d'esperance
Au milieu du repos n'est pas en assurance ?
La Reine de Carthage au premier mouvement
De ce fatal depart eut un pressentiment ,

Et comme elle en estoit encore toute alarmée ;
 Aussi-tost à grands pas la promte Renommée
 Vint de tous les vaisseaux & de tout l'attirail
 Jusques dans son Palais étaler le detail.
 De colere à ce bruit & de rage écumante ;
 Elle court par la Ville ainsi qu'une Bacchante,
 Qui pleine de fureur fait de ses heurlemens
 Retentir Cytheron jusqu'en ses fondemens.
 Didon en cet estat hors d'elle & forcenée
 Par ce brusque discours vint aborder Enée.

Quoy , Perfide, as-tu crû jusques dans mon
 Estat

Dérober à mes yeux un si noir attentat ?
 Quoy donc cette amitié d'éternelle durée ;
 Cette foy tant de fois si saintement jurée,
 Et le trépas qu'enfin je ne puis éviter
 N'ont-ils pas le pouvoir , ingrat , de t'arrester ?
 Quel Demon envieux , quelle raison suprême ,
 Te rendent si cruel & barbare à toy-mesme ,

Pour aller au milieu de ces rudes faïsons
 Jusqu'au milieu des mers braver les Aquilons ?
 Quand ta chere patrie & cette antique Troye
 Ne feroit point des Grecs & des flâmes la proye,
 Serois-tu, pour la voir, si depourveu de sens,
 Que d'aller t'exposer à la rage des vents ?
 Est-ce moy que tu fuis ? songe mon cher Enée,
 Que je me suis à toy toute entiere donnée,
 Qu'il n'est rien que pour toy je n'aye abandonné,

Et que j'ay tout perdu pour t'avoir tout donné.
 Je te conjure, hélas ! par ces torrens de larmes
 Qui pûrent tant sur toy quand j'eus pour toy
 des charmes,

Par ces momens si doux, par ces brûlans desirs,
 Par tout ce que tu pris avec moy de plaisirs,
 De voir le triste estat de mon ame fidelle,
 Qui n'a plus rien pour foy si tu n'es plus pour
 Et si le souvenir d'une tendre amitié [elle,
 Ne luy garde en ton cœur un resté de pitié.

Tu sçais à quel haut prix j'achetay ton estime,
 Que ton amour tout seul fait aujourd'huy mon
 crime,

Que pour le conserver je n'ay rien ménagé
 Que biens, Sceptres, Estats, que j'ay tout en-
 gagé.

Tu sçais qu'il m'a livrée à la haine publique
 Et fait des ennemis de tous les Rois d'Afrique;
 Tu sçais enfin, tu sçais que pour dernier mal-
 heur,

Jet'ay sacrifié jusques à mon honneur :
 Cet honneur dont je fus autresfois si charmée
 Et qui jusques aux Cieux porta ma renommée.
 Mon cher hoste dis moy, puis que le nom
 d'Espoux [doux,
 N'a plus rien pour ton cœur de touchant ny de
 Peux-tu voir à quels maux ma fortune est livrée
 Et qu'avec ton départ ma mort est assurée?
 Car attendray-je enfin qu'un frere scelerat
 Me ravisse la vie avecque mon Estat,

Ou qu'un Prince jaloux assouviſſe ſa rage
 Et me traifne en captive au milieu de Carthage²
 Encore ſi dans l'excès de ce preſſant malheur
 Tu me laiffois un fils pour flater ma douleur,
 Si ce fils te pouvoit reſſembler de viſage,
 Je me conſolerois en voyant ton image,
 Et me reſtant de toi ce gage précieux
 J'aurois du moins dequoy ſatisfaire mes yeux.

Enée à ce diſcours malgré ſa reſiſtance
 Sent au fond de ſon cœur ébranler ſa conſtance,
 Mais conſervant touſjours le calme dans ſes yeux
 Il cache ſa foibleſſe & ſuit l'ordre des Cieux:
 Grande Reyne, il eſt vray, rien n'eſt, dit-il,
 capable

D'exprimer à quel point je vous ſuis redevable,
 Ni rien ne peut auſſi vous exprimer l'ardeur
 Du vif reſſentiment que j'en garde en mon
 cœur. [trame

Le Ciel peut de mes jours rompre à ſon gré la
 Mais ce Ciel tout puiffant ne peut rien ſur ma
 flâme,

Et je veux en mourant jusques dans les enfers
 Emporter avec moy la gloire de vos fers.
 Mais hélas ! que me sert cette inutile gloire
 Si mon cruel destin malgré moy vous fait croire,
 Qu'en secret mon esprit ait conçu l'attentat
 De dérober ma fuite aux yeux de vostre Estat ?
 Je m'en rapporte à vous si toutes vos caresses
 Ont jamais à mon cœur surpris quelques pro-
 Et si ma passion au milieu des plaisirs [messes,
 Jamais d'un mot d'hymen a flaté vos desirs.
 Je sçavois que du sort la rigueur trop suivie
 Envioit ce bonheur au bonheur de ma vie,
 Et que je ne pouvois sans estre un imposteur
 Promettre d'accorder les destins & mon cœur.
 Si le Ciel à mon choix eust remis ma conduite,
 Après la mort des miens & Pergame détruite ;
 J'aurois sacrifié le reste de mes ans [rens.
 Aux restes malheureux de tous mes chers pa-
 Sur ce fameux debris j'aurois fait avec joye
 De nouveau relever une nouvelle Troye,

Et j'aurois fait revoir plus pompeux que jamais
De l'antique Priam les superbes palais. [stacles

Mais puisque les Destins m'opposent tant d'ob-

Et qu'avec les Destins se joignent les Oracles ;

Puisque je voy par là tous mes desseins trahis

Je suis la voix du Ciel, je laisse mon país ;

Et vais par cent combats au fond de l'Hesperie

Fixer ma destinée & chercher ma Patrie.

Vous sçavez qu'un hazard par mille affreux dan-
gers,

A conduit vos vaisseaux en ces bords estrangers :

Et que sur les sablons d'un sterile rivage

Vostre main a fondé l'Empire de Carthage.

Après un tel succès quel succès glorieux,

Dois-je attendre aux Climats où m'appellent

les Dieux ?

Aussi-tost que la nuit de ses humides voiles

Fait éclipser le jour & briller les estoiles,

D'une secrete horreur mon Pere à tout propos

Dans les bras du sommeil vient troubler mon

repos ;

Mon fils à qui je fais un tort irreparable

D'un reproche éternel à tous momens m'accable;

Mais mon Pere & mon fils, ma gloire & mon
devoir

Contre ma passion n'auroient qu'un vain pou-
voir ;

Et mon cœur n'auroit pas une plus forte envie
Que de vous immoler ma fortune & ma vie ,

Si Mercure en plein jour ne m'eust du haut des
Cieux [Dieux,

Apporté l'ordre exprés du Monarque des

Et si je n'eusse vû dans son regard terrible

Sa menace certaine & ma perte infaillible.

Cessez donc de nous faire expirer de douleur ;

Et ne m'accusez plus, mais plaignez mon mal-
heur ,

Puis que sur quelque espoir que ma gloire se
fonde

Je vous quitte à regret pour l'Empire du monde.

Pendant qu'il parle ainsi, Didon de toutes
parts

Jette confusement mille incertains regards,
Et fans daigner jamais baisser sur lui la vûë,
Elle entrevoit pourtant son ame toute nuë,
Mais ne voiant plus rien qui le pût arrester,
Le dépit en ces mots la force d'éclater: [Déesse

Non, Cruel, tu n'es point le Fils d'une
Tu fuças en naissant le lait d'une Tygresse:
Et le Caucase affreux t'engendrant en courroux
Te fit l'ame & le cœur plus durs que ses caillous.
Car qu'ay-je à ménager, & qu'ay-je plus à
craindre?

A quoy bon déguiser & pourquoy me con-
traindre?

Mes plaintes, mes regrets & tout mon deplaisir
Ont-ils pû de son cœur arracher un soupir?

Mes yeux noyez de pleurs pour toutes mes alar-
mes

Ont-ils vû de ses yeux couler les moindres lar-
mes?

Et son ame insensible aux traits de la pitié

A-t-elle d'un regard flaté mon amitié?

Grands Dieux pouvez-vous voir de la voute
estoilée

La foy si lâchement à vos yeux violée?

Helas en qui peut-on s'assurer deormais?

Ah! qu'on se fie à tort à la foy des bien-fais!

Qui l'eust jamais pensé qu'un traitement si rude

Eust payé mes faveurs de tant d'ingratitude?

Ne te souvient-il plus, Perfide, de ce jour

Que passe & tout tremblant tu parus à ma Cour,

Qu'encore tout effrayé des horreurs du nau-
frage

Ma pitié mit ta flote à l'abry de l'orage,

Et que me demandant secours en ton malheur

Avecque ce secours je te donnay mon cœur?

O Ciel! qui ne seroit transporté de furie,

Quand à l'impieté joignant la raillerie,

Il veut pour colorer son depart de ces lieux

Rendre de son forfait coupables tous les Dieux,

Et

Et lors que pour aider à couvrir l'imposture
 Il vient nous effrayer des ordres de Mercure.
 Certes les Dieux là haut feroient bien de loisir
 Si des foudres si bas alteroient leur plaisir.
 Hé bien , ingrat , hé bien , sui donc ces vains
 Oracles ,
 J'y consens de bon cœur & n'y fais plus d'obsta-
 cles.

Va malgré les hyvers & tes lasches sermens
 Exposer ta fortune à la mercy des vents.
 Peut-estre que la Mer ouvrant cent précipices,
 A ta punition offrira cent supplices.
 Alors en vain , alors sur la fin de tes jours
 Tu voudras appeller Didon à ton secours ,
 Des feux de mon bucher j'iray jusqu'en l'abyssme
 Allumer dans ton cœur le remors de ton crime ,
 Et mon ombre par tout te suivant pas à pas ,
 Te montrera par tout ton crime & mon trépas ,
 Et jusques dans l'Enfer faisant vivre ma haine
 Mon ame chez les morts jouïra de ta peine.

Le dépit à ces mots la mettant aux abois
 Lui coupe la parole & l'haleine à la fois,
 Et n'écoutant plus rien que sa rage obstinée
 Elle sort brusquement sans écouter Enée,
 Et tombant tout à coup sans pous, sans mou-
 vement

Ses femmes sur son lit la jettent promptement.

Mais quoy qu'Enée en vain employast son
 adresse

Pour adoucir l'aigreur de l'ennui qui la presse;
 Quoy que jusqu'à la mort son esprit abattu
 Sentist en ce moment ébranler sa vertu,
 Et bien que la pitié dans le fond de son ame,
 Rallumast les ardeurs de sa première flâme,
 L'ordre de Jupiter est présent à ses yeux
 Et malgré son amour il écoute les Dieux.

Tous les Troyens alors sentent par sa presence
 Avecque leur vigueur croistre leur esperance,
 Et tous d'un mesme zele à l'enuy font effort
 Pour tirer les vaisseaux engravez dans le port.

La haste de partir leur redouble la force,
 Et leurs mafts encore verds font rudes de l'é-
 corce.

En foule & pefle-mefle on les voit des Remparts
 Vers les bords de la mer courir de toutes parts.

Ainsi quand la fourmi dans ses grottes entasse
 Le grain que pour l'hyver en Automne elle
 amasse,

L'on voit ce peuple noir par un eftroit chemin
 A travers les buiffons enlever fon butin.

Les unes fous le fais fe fouâtiennent à peine
 Et sentent chanceler leur démarche incertaine,

Et les autres veillant au foin de l'attirail
 Corrigent la paresse & hastent le travail,

D'allans & de venans tout le sentier fourmille
 Et l'ardeur de l'ouvrage en mille endroits petille.

Malheureufe Didon, quels fenfibles regrets
 Preparoient à ton cœur ces funeftes apprests ;
 Quand tu voiois la mer fans vent & fans orage
 Retentir & s'enfler aux clameurs du Rivage.

Impitoyable amour à quelle extrémité
 N'est point réduit un cœur que ton joug a
 domté !

Malgré tous ses dépits, ses cris & ses vacarmes
 Tout de nouveau Didon a recours à ses larmes,
 Et malgré son orgueil l'amour force son cœur
 D'aller en suppliant implorer son vainqueur.

Ma Sœur, tu vois, dit-elle, avec quelle insolence
 Le perfide me traite & brave ma puissance. [ce
 Tu vois que ses Vaisseaux à la rade flotans
 Pour partir de ces lieux n'attendēt que les vents,
 Et que lors que mon cœur dans mes larmes se
 noye,

Il couronne ses Masts pour témoigner sa joye.
 Quoy que de cet ingrat la lâche trahison
 Confonde tous mes sens & trouble ma raison,
 Si j'eusse pû prévoir un si sensible outrage, [rage.
 Peut-estre que le temps m'eust trouvé du cou-
 Hasté-toy donc, ma Sœur, & pour me secourir
 Obtien ce peu de temps qui seul me peut guerir.

Tu sçais que le Perfide eut pour toy tât d'estime,
 Qu'à te déguiser rien il eust crû faire un crime,
 Que seule tu pouvois le mettre à son devoir ;
 Enfin tu sçais son foible & je sçay ton pouvoir.
 Va donc à ce cruel apprendre mes alarmes
 Et faire par tes yeux couler toutes mes larmes.

Dis-lui, ma chere Sœur, qu'on n'a point veu
 les miens

Marcher avec les Grecs à la perte des siens ;
 Que je n'ay point ourdy la malheureuse trame
 D'enfvelir leurs noms dans les feux de Pergame,
 Et qu'arrachant Anchise à l'éternel repos
 Je n'ay point dispersé ses cendres, ny ses os,
 Qu'enfin je ne sçay pas quel crime épouventable
 Le peut rendre à mes vœux toujourns inexorable.
 Quel motif si pressant a-t-il de me quitter ?
 En quels gouffres affreux veut-il s'aller jeter ?
 Helas ce que je veux pour mon amour extrême
 Est qu'en me faisant grace il s'en fasse à lui-mes-
 me,

Qu'il differe sa fuite & qu'il attende enfin
 Que les vents appaisez lui tracent un chemin ;
 Car je ne pretens pas qu'à tel point-il s'oublie
 Qu'il prefere jamais l'Afrique à l'Italie,
 Ny qu'il daigne achever l'Hymen avecque moy
 Dont il a violé si lâchement la foy.

Tout ce que je demande au mal qui me possede
 Est un temps inutile , un impuissant remede ;
 Qu'il me donne relâche & qu'il laisse à mon cœur
 L'espace pour pouvoir exhaler sa fureur ,
 Afin que par le temps mon ame s'habitue
 A supporter l'effort du poison qui la tue.

Sa Sœur le cœur outré de mille déplaisirs
 Porte & rapporte en vain ses pleurs & ses sou-
 pirs.

Le Destin à ses pleurs rend Enée insensible ,
 Oppose à leur pouvoir son pouvoir invincible
 Et Jupiter lui-mesme exprés du haut des Cieux ,
 Vient luy boucher l'oreille & lui fermer les
 yeux ,

Et de sa propre main soutenant sa foiblesse
Va jusques dans son cœur étouffer la tendresse.

Ainsi lors qu'un grand Chêne endurci par
les ans

Sent ébranler son tronc par la rage des vents,
Un sifflement aigu s'éleve en son branchage
Et fait bien loin de lui serpenter son feuillage :
Mais quoy que ses longs bras à tout coup
agitez

Au gré des Aquilons panchent de tous costez ;
Sa fouche toujours ferme aux roches attachée
Jamais par aucun choc ne peut estre arrachée,
Et sa racine enfonce autant dans les Enfers
Que son faiste orgueilleux s'éleve dans les airs.

De mesme ce Heros par cette triste plainte
D'une pitié secreete a sa grande ame atteinte,
Mais quelques pleurs enfin qu'elle arrache à ses
yeux,

Toujours ferme & constant il suit l'ordre des
Dieux.

Didon lasse de voir la fiere Destinée
 Sans pitié, sans raison à sa perte obstinée ;
 Ne pouvant plus souffrir la lumiere du jour,
 Ni l'outrage cruel qu'on fait à son amour,
 Met en la seule mort l'espoir seul qui lui reste,
 Et pour la confirmer dans ce dessein funeste,
 D'abord qu'elle se jette aux pieds des immortels
 Et qu'elle voit l'encens fumer sur les autels,
 Elle voit que le vin par un prodige estrange
 En un sang corrompu s'épaissit & se change.
 Ce prodige estonnant met l'alarme en son cœur,
 Elle en fuë en secret & le cache à sa Sœur. [bres
 Mais quand l'obscurc nuit répandant les tene-
 Ensevelit le monde en ses voiles funebres,
 Son affreux desespoir alors ingenieux,
 Avec cent visions se presente à ses yeux.
 Du fond terrible & creux, d'un temple de Por-
 phire,
 Qu'en l'honneur de Sichée elleavoit fait conf-
 truire,

Ses Manes indignez d'un ton remply d'effroy
 Lui reprochent son crime & son manque de foy.
 Un sinistre hibou par son cry lamentable
 Remplit tout son Palais d'un bruit épouven-
 table.

Les Prestres, les Devins ajoûtent à sa peur
 Par leur menace horrible une secrete horreur,
 Et son cruel Amant vient d'une main hardie
 Retracer à ses yeux sa noire perfidie,
 Et son esprit confus & troublé par l'amour
 Lui fait voir un desert au milieu de sa Cour.

Tel estoit autrefois le furieux Penthée,
 Et tel Oreste estoit quand sa mere irritée,
 Le poursuivant partout les Serpens à la main
 D'un remors éternel lui dechiroit le sein.

Quand donc elle eut conçu la pensée inhu-
 maine

De finir par la mort le tourment qui la gesne,
 Son esprit en secret s'estudie à trouver,
 Le temps & les moyens propres pour l'achever

Elle met en usage & la ruse & l'adresse ,
 Voile son déplaisir d'une feinte allegresse ,
 Cache son desespoir dans le fond de son cœur ,
 Et de ce faux pretexte elle abuse sa Sœur.

Enfin le Destin las de m'estre inexorable
 Me preste contre Enée un secours favorable ,
 Enfin ma , chere Sœur, j'ay trouvé le moyen
 De reprendre mon cœur ou d'engager le sien.
 Vers ces flots embrasez où le flambeau du
 monde

Va plonger tous les jours sa lumiere feconde ,
 Non loin des bords fameux où d'un courage
 altier

L'infatigable Atlas porte le Monde entier ,
 Une antique Prestresse en ces Climats arides
 Garde les fruits sacrez des chastes Hesperides ,
 Et fait par la vertu d'une charme imperieux
 Endormir le dragon qui veille dans ces lieux.
 Par son merueilleux art elle peut dans une ame
 Esteindre ou rallumer une amoureuse flâme ;

Peut arrester le cours des plus rapides eaux
Et rappeler au jour les ombres des tombeaux,
Faire taire l'orage ou gronder le tonnerre
Et sous ses pas affreux faire trembler la terre.
J'atteste des grands Dieux le suprême pouvoir,
Si ce n'est pas, ma Sœur, un coup de desespoir,
Qui me fait recourir en dépit de moy-mesme,
Dans ces extrêmes maux à ce remede extrême.
Helas! si jamais donc mon repos te fut cher
Va faire par son ordre élever un bucher,
Et fais mettre dessus cette fatale épée
Ce fer dont l'infidèle autrefois m'a trompée.
Fais-y dresser ce lit l'objet de ma fureur
Le témoin de sa gloire & de mon deshonneur;
Enfin fais y porter ces deplorables restes,
De sa perfide amour les gages trop funestes;
Detruisons par le feu ces presens odieux.
Qui blessent ma pudeur & m'offensent les yeux,
Par ce charme puissant la Prestresse m'assure
D'arracher de mon cœur l'amour de ce parjure.

S'arrestant à ces mots une morne passeur
 Trahit en ce moment le secret de son cœur ;
 Mais quelque signe affreux & quelque sombre
 flâme

Que fist luire en ses yeux le trouble de son ame,
 Sa Sœur ne crut jamais qu'au milieu de son
 sein

Didon pût machiner ce tragique dessein,
 Ny que de ce depart elle fust plus touchée,
 Qu'elle le fut jadis de la mort de Sichée.

Ainsi de sa main propre elle va promptement
 Preparer de sa mort le fatal instrument.

Mais lors que ce bucher élevé dans la nuë
 Du fond de son palais vint lui frapper la veuë,
 Soudain sans perdre temps elle l'orne de fleurs,
 L'entoure de cyprés & l'arrose de pleurs.
 Sur cette même couche à sa mort destinée
 Elle met le portrait de l'infidèle Enée,
 Fait dresser tout au tour cent funebres autels,
 D'offrandes & de vœux lasse les immortels;

Et

Et la Prestresse en pleurs, passe, défigurée,
 La chevelure éparfe & la vûe égarée,
 De cris longs & perçans fait retentir les airs,
 Appelle à haute voix tous les Dieux des Enfers ;
 Fait apporter de l'herbe à certain jour coupée
 D'un fuc envenimé toute noire & trempée,
 Répand par tout de l'eau teinte d'un verd
 poison

Puisée aux flots bourbeux du fatal Acheron ;
 Fait chercher ce morceau si propre à ce mistere,
 Qu'apporte le poulain du ventre de sa mere,
 Et qui n'est pas plûtoft de son front détaché
 Qu'aussi-toft de son cœur l'amour est arraché.

Alors donc un pied nud & la robe abaiffée,
 Didon éleve au Ciel les mains & la pensée,
 Elle atteste les Dieux les témoins de son fort
 Et les Astres cruels complices de sa mort ;
 Et s'il est quelque Dieu vangeur de l'innocence,
 Elle implore en mourant son aide & sa van-
 geance.

Dans les sombres horreurs d'une profonde
nuit

Estoient ensevelis le travail & le bruit ,

Les airs estoient sans vents , les forests sans mur-
mure ,

Dans les bras du sommeil languissoit la Nature :
Les Poissons dans les Mers, les Oiseaux dans
les Bois ,

Les Bestes dans les Champs, les Bergers sous les
Toits ,

Goûtant d'un doux repos les charmantes
amorces

Suspendoient leurs soucis & réparoient leurs
forces.

La Reyne cependant seule dans l'Univers

A le cœur & les yeux à ses ennuis ouverts :

Plus la nuit est tranquille & plus son mal est rude,

Son ame est toute étierie à son inquietude, [cœur

Et l'amour moins distrait dans le fond de son

Exerce son empire avec plus de rigueur.

Helas ! s'écria-t-elle au fort de sa milere ,
 Quel projet de formais me reste-t-il à faire ?
 Chez les Rois mes voisins mon cœur humble
 & confus

Ira-t-il s'exposer au hazard d'un refus ;
 Eux dont j'ay tant de fois avec tant d'insolence
 Méprisé la recherche & bravé la puissance ?
 Iray-je en suppliant à la honte des miens
 Implorer la pitié des superbes Troyens ?
 Trop aveugle Didon puis-je après cette injure
 Ne pas connoître encor cette race parjure ?
 Et comment mes soupirs pourroient-ils retenir
 Ceux de qui mes biéfais n'ont pû rien obtenir ?
 Ou bien iray-je enfin jusqu'au bout de la terre
 Avec tous mes sujets leur declarer la guerre ?
 Mais comment voudroient-ils à travers les dan-
 gers
 Pour suivre ma vengeance en des bords étrangers ,
 Eux que leur interest & que leur propre vie
 Ont à peine arrachez du sein de leur patrie ?

Mourons-donc puis qu'enfin en l'estat où je suis
La mort est l'esper seul qui reste à mes ennuis.

C'est-toy, ma chere Sœur, dont la pitié cruelle
Me livre à la mercy de cet hoste infidelle ;

C'est toy dont l'amitié trop sensible à mes pleurs
Ouvre à mon desespoir un gouffre de malheurs.

N'ay-je donc pû, grands Dieux, innocente &
sauvage

Passer mes tristes jours en un triste veuvage,

Et pour mon cher Espoux gardant tous mes
soupirs

Ignorer à jamais l'amour & ses plaisirs ? [dre ?

O Ciel ! tant de sermens n'ont-ils pû me défen-

Est-ce là cette foy tant promise à sa cendre ?

Pendant que la Princesse exhaloit ses trans-
ports

Le Prince des Troyens seur de quitter ses ports,

Au haut de ses vaisseaux sur les liquides plai-
nes

Confioit au sommeil ses soucis & ses peines.

Alors ce mesme Dieu vint s'offrir à ses yeux
 Avec ce mesme port, ce mesme air gracieux,
 Ces mesmes cheveux blonds & ce mesme visage
 Qu'il s'apparut à lui sur les murs de Carthage.

Quoy peux-tu bien, dit-il, en des maux si
 certains

A la foy du sommeil hazarder tes desseins ?

Et parmi les perils qui menacent ta teste

N'entens-tu pas gronder la foudre qui s'ap-
 preste ?

Didon abandonnée aux rigueurs de son sort

Travaille par un crime à signaler sa mort :

Et voiant désormais son mal hors d'esperance,

Couve au fond de son cœur une horrible van-
 geance.

Quoy donc lors que le vent souffle au gré de tes
 vœux,

Peux-tu ne pas franchir un pas si hazardeux ?

Attens-tu que Didon au lever de l'Aurore [re,

Découvrant en ses ports voguer ta flote enco-

A la teste des siens vienne au milieu des eaux
Le flambeau dans la main embrazer tes vais-
seaux ?

Viste donc, haste-toy, crains quelque affreuse
trame; [me.

Rien n'est plus incertain que l'esprit d'une fem-

Ayant ainsi parlé tout à coup & sans bruit

Mercuré dispaçoit & rentre dans la nuit,

Enée épouventé de cette voix secrete

Se dérobe au sommeil & songe à sa retraite.

Debout mes Compagnons, dit-il, & prom-
tement

Prenez la rame en main, mettez la voile au vent,

Que chacun à l'envy témoigne icy son zele;

Et suivons sans tarder la voix qui nous appelle.

Un Dieu tout de nouveau vient m'avertir des
Cieux

Dé lever l'ancre en haste & de quitter ces lieux.

Grand Dieu, qui que tu sois que le Ciel nous

A tes ordres sacrez j'obeis avec joye; [envoie,

Sois nous donc favorable , & dispose les vents
A féconder nos vœux & tes commandemens.

A ces mots il tira son épée effroyable ,
Hauffe & baiffe le bras , frape & coupe le
cable.

Alors tous les Troyens d'un égal mouvement
Font du corps & des bras un grand cercle en
ramant ,

Du bruit des avirons les Roches retentissent
Et les flots agitez de l'écume blanchissent ,
Le rivage s'enfuit , & du haut des vaisseaux
On ne voit déjà plus que le Ciel & les eaux.

De ses premiers rayons l'Aurore matinale
Commençoit d'émailler la rive Orientale ,
Quand Didon sur ses ports jettant des yeux
hagards

N'y vit qu'un calme affreux regner de toutes
parts ,

Alors par quatre fois frapant son sein de rage
Arrachant ses cheveux , déchirant son visage

Quoy donc un Estranger au mépris de sa foy,
 Dans ma Cour, à mes yeux se mocque ainsi de
 moy ?

Et mes sujets, dit-elle, en ces rudes alarmes
 Pour punir son forfait ne prennent pas les ar-
 mes,

Et du fond de mes ports avec tous mes vaisseaux
 Ne vont pas le brûler jusqu'au milieu des
 eaux ?

Viste, mes chers sujets, courez en diligence,
 Par la flâme & le fer poursuivez ma vengeance;
 Allez laver ma honte en mille flots de sang,
 N'épargnez de ce Peuple âge, sexe ni rang.
 Mais que dis-je, grands Dieux ? quelle fureur
 m'emporte ?

Quel Démon insensé m'aveugle & me transf-
 porte ?

Ces discours estoient bons quand en foule à tes
 pieds

Tu voyois dans ta Cour les Rois humiliez.

Est-ce là donc ô Dieux ! cette foy tant vantée,
 Et cette probité tant de fois exaltée ?
 Ce Prince renommé qui d'un devoir pieux
 Hasarda son salut pour celui de ses Dieux,
 Et qui parmi le feu, l'horreur & la misere
 Daigna courber le dos sous le faix de son pere ?
 Quoy ne pouvois-je pas l'abyfmer dans les
 eaux,

Le faire avec les fiens déchirer en morceaux;
 Et par un attentat illustre & memorable
 Faire égorger son fils & lui servir à table ?
 Mais ce dessein, peut-estre, eust esté hasardeux ?
 Qu'importe ? le succès en estoit-il douteux ?
 En l'estat où j'estois qui pouvoit me con-
 traindre,

Et feure de mourir avois-je rien à craindre ?
 Mon ame avec plaisir alors impunément
 Eust pâ tout immoler à son ressentiment :
 J'aurois enseveli dans la mesme disgrâce,
 Et le pere & le fils avec toute la race ;

Et du poignard plongé dans le cœur du Troyen
Ma vengeance assouvie auroit percé le mien.

Soleil qui tous les jours parcourant tout le
monde

Perces de tes rayons la nuit la plus profonde,
A qui des plus hauts Cieux les secrets sont
ouverts,

Et qui portes tes feux jusqu'au centre des mers ;

Et toy qui de mon cœur vois l'éternel supplice,

Junon de mes malheurs & témoin & complice ;

Et toy qui presidant aux noirs enchantemens

Etonne les Mortels par de longs heurlemens ;

Et vous filles d'Enfer , des crimes vangeresses

Sombres Divinitez , formidables Déeses ,

Recevez en mourant les vœux que je vous fais

Et fécondéz ces vœux par de sanglans effets.

Si la loy des Destins veut qu'après un naufrage

Enée arrive au port en dépit de l'orage :

Si le traître qu'il est doit arriver enfin

Par un coup de tempeste au rivage. Latin ,

Grands Dieux faites au moins qu'au milieu de
la terre

Il souffre tous les maux que fait souffrir la guerre;

Qu'arraché de son peuple & des bras de son fils

Il erre vagabond de païs en païs;

Qu'il contemple écrasez ses gens sous ses mu-
railles,

Et qu'il voye à ses yeux déchirer leurs entrailles;

Que réduit au party d'une honteuse paix

Il voie avecque lui tomber tous ses projets;

Qu'il meure , & que son corps privé de se-
pulture

Offre à la faim des loups une indigne pasture.

Voilà les derniers vœux qu'à vous, Dieux im-
mortels,

J'offre avec tout mon sang au pied de vos autels.

Et vous mes chers sujets d'une haine éternelle

Poursuivez sans pitié cette race infidelle;

Rendez à mes bienfaits ce suprême devoir,

Et servez mon courroux de tout vostre pouvoir.

Qu'aucun nœud ne vous lie à ce peuple barbare ,
 Qu'une immortelle guerre à jamais vous separe :
 Qu'un jour pour reparer la honte de mon cœur,
 Il naisse de ma cendre un superbe vangeur ,
 Qui de monceaux de morts élève des monta-
 gnes

Et de fleuves de sang inonde leurs campagnes.
 Que nos flots & leurs flots soient toujourns op-
 posez ,
 Que nos bords & leurs bords soient toujourns di-
 visez ,

Et qu'avecque mon sang puisse de veine en veine
 A mes derniers Neveux passer toute ma haine.

Alors son desespoir sollicitant sa main
 De lui faire un passage au travers de son sein ,
 Elle dit à Barcé , Va ma chere Nourice
 Te parer des atours propres au sacrifice ,
 Et cours dire à ma Sœur qu'en haste dans ces
 lieux

Elle fasse apporter les Victimes des Dieux :

Et

Et que j'ay resolu d'achever le mistere
 Qui doit rompre le charme & finir ma misere.

La Vieille à ce discours se hastant lentement
 Executoit cet ordre avec empressement.

La Reine cependant, d'effroy pasle & trem-
 blante,

Les cheveux herissez & la prunelle ardente,

La pasleur de la mort emprainte sur son teint

Et l'effroy de son cœur en son geste dépeint,

De son cruel dessein toute hors d'elle-mesme

Traverse son Palais d'une vîtelle extreme,

Sans qu'aucune raison puisse l'en empescher,

Volc à perte d'haleine au haut de ce bûcher.

Là, tirant du fourreau cette fatale épée,

Qui dans un autre sang devoit estre trempée ;

Elle parcourt d'abord d'un regard furieux

Ce lit & ce portrait si connus à ses yeux ;

Puis au mesme moment un retour de tendresse

Calmant pour quelque temps la fureur qui la
 presse,

Soudain elle s'arreste & pouffant des sanglots
Se jette sur le lit & dit ces derniers mots.

Gages jadis si doux & si chers à mon ame
Quand le Ciel & l'amour favorisoient ma flâme,
Souffrez qu'en m'immolant moy-mesme à mon
courroux,

Je puisse au moins mêler mes cendres avec
vous.

Et qu'à mon deshonneur ne pouvant plus sur-
vivre,

Je m'enleve aux horreurs où mon crime me
livre.

Mon ombre par ce coup franche de tous re-
mords

Va faire son entrée en pompe chez les morts.
Par cet acte sanglant ma course est achevée ;
Mes destins sont remplis & ma gloire est fau-
vée.

J'ay fait bastir Carthage & selon mes souhaits
J'ay vû ses hauts rempars égaler mes projets ;

J'ay vangé mon Espous , & ma main à mon
frere

A de son parricide arraché le falaire;

Et trop heureuse enfin si le Ciel envieux

N'eust point fait échouër les Troyens en ces
lieux.

Là s'arreste Didon & de sa belle bouche

Baïse encore en mourant cette fatale couche.

Mais quoy ! sans se vanger faut-il ainsi mou-
rir ?

Oüy, c'en-est fait , dit-elle , il faut ainsi perir.

Que le cruel au moins en quittant ce rivage ,

Emporte de ma mort avec lui le présage ,

Et qu'au milieu des mers mes flâmes dans les
Cieux

Offrent de mon trépas le spectacle à ses yeux.

Ses femmes à ces mots appercevant l'épée

De son sang écumant déjà toute trempée ,

Un effroyable bruit remplit tout le Palais ;

Et dans le mesme instant plus prompte que ja-
mais ,

La vilte Renommée ainfi qu'une Bachante
 Va par toute la ville en femer l'épouvante.
 De cris & de fanglots l'air agité fremit,
 Le Rivage en murmure & la Terre en gemit,
 Comme fi l'ennemi respirant le carnage,
 Entroit à force ouverte au milieu de Carthage;
 Et la flâmme à la main ravageoit en tous
 lieux

Les toits des Citoyens & les temples des Dieux.

A ce funefte bruit fa Sœur pleine de rage,
 Se meurtriffant le fein, s'écorchant le vilage,
 Fend auffi-toft la preffe, & la mort dans le cœur
 Adrefle cette plainte à fa mourante Sœur.

Est-ce là donc, ma Sœur, la trahifon mor-
 telle

Dont vous avez payé mon amitié fidelle?
 Ce fuperbe bûcher, ces autels & ces feux,
 N'eftoient-ils en effet qu'un pretexte pompeux?
 Au deplorable estat où vous m'avez laiffée
 Quel espoir deformais peut flater ma penfée?

Pourquoy me dédaigner pour compagne en la
mort

Moy qui la fus toujous de vostre mauvais
fort ?

Helas ! dans ces malheurs ma plus ardente envie
Estoit qu'un mesme fer pût trancher nostre
vie.

Quel excès de fureur, quel penser inhumain
Pour dresser ce bûcher à fait choisis de ma main ?

Faloit-il que mon cœur par un tel stratagème
Fust séparé de vous, & le fust par moy-mesme ?

Ah ! vous avez ma Sœur par ce noir attentat
Avec vous, avec moy perdu tout vostre Estat.

Quel party prendre, ô Dieux, en cette con-
joncture ?

Vistez, apportez de l'eau pour laver sa blessure,
Afin que si son cœur garde un dernier soupir

Ma bouche le reçoive avant que de mourir.

De ces cruels pensers ayant l'ame agitée
Et sur ce haut bûcher estant enfin montée

Elle embrasse sa Sœur qui nageoit dans son sang,
Et de l'eau de ses pleurs elle lave son flanc.

Didon voulant hauffer les yeux à la lumiere
Sent baisser aussitost sa pesante paupiere.

Par une large playe au dessous de son cœur
Son sang en bouillonnant murmure de fureur ;

Elle leve trois fois & la teste & la veuë,

Et retombe trois fois sur son lit estenduë ;

Et son œil égaré montre encore à sa Sœur

Par un sombre regard le dépit de son cœur.

Junon le cœur touché de sa longue misere

Depesche de l'Olympe Iris sa Messagere ,

Pour rompre les liens & briser les ressorts

Qui tenoient enchainé son esprit à son corps.

Car n'estant pas encore arrivée aux limites

Qu'avoit la Destinée à sa course prescrites ,

Et le cheveu fatal n'estant point arraché ,

Où le fil de ses jours demouroit attaché ;

Iris en ce moment au Soleil opposée

Peinte de cent couleurs & moite de rosée ,

Vient fondre sur sa teste, & suivant son pouvoir
La dévoüe à la mort & remplit son devoir.

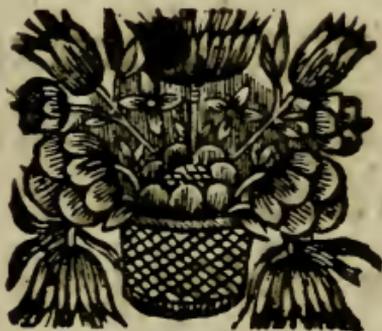
J'offre au Dieu des Enfers, dit-elle, cette
hostie

Et delivre ce corps du fardeau de la vie.

Alors le cheveu tombe, & dans le mesme
temps

L'ame avec la chaleur s'exhale dans les vents.

F I N.





A V I S.

P O U R l'intelligence de cette lettre il faut sçavoir que j'ay parmy mes livres un Petrus Aurelius relié en maroquin rouge, & Molina, Suarés, Sanchés, &c. en veau. Et qu'un Officier de feu Monseigneur le Duc d'Orleans m'écrivit de Blois.

Si vous prenez plus de plaisir à vous entretenir avec ces Messieurs couverts de veau qu'avec moy ie vous conseille, &c. par ces Messieurs couverts de veau, il entendoit parler de mes livres.



LETTRE I.

A M. DE ***



MONSIEUR,

Vostre derniere Lettre a
pensé mettre toute ma Biblio-
teque en déroute. Certains

Messieurs couverts de maroquin se sont sçandalisez d'estre appelez *couverts de veau*. Vn d'entre eux nommé *Petrus Aurelius* que vous connoissez, se prit de parole avec *Molina*. Vous sçavez bien par parenthese que ce *Molina* n'est que de veau. Mais parceque son party est le plus fort, il parla hautement, & dit à ce galant homme tout ce qui luy vint à la bouche. A ces mots *Petrus Aurelius* malgré toute sa fermeté ne pût s'em-

pescher de rougir , & alloit repartir tres-aigrement ; mais il en fut empesché par un grand mugissement qui fut excité par Vasquez, Sanchez, Suarez & plusieurs autres livres de mesme estoffe. Ce qui pensa tout perdre fut que de petits mutins qui n'estoient couverts que de papier brouillard se mêlerent à la traverse, qui brouillerent tellement les affaires, qu'on ne pensoit pas que'elles se deussent jamais appaiser. Il y en avoit tel qui

n'estoit composé que de trois ou quatre pages qui ne se promettoit pas moins que de terrasser une douzaine des plus espais Auteurs. Quelques bonnes gens amateurs de la paix voulurent interposer leur autorité , mais il n'estoit plus temps. En vain on reclama la raison & la justice quand la fureur s'est rendue maîtresse des esprits. Certains minces auteurs qui n'estoient couverts que de parchemin eurent beau alleguer leur

delicateſſe, il falut qu'ils priſſent parti comme les autres. Quelques vieux bouquins qui tomboient par pieces repreſenterent leur vieilleſſe, on ne reſpecta point leurs rides, & on ne les confidera que comme de vieux fous. Ces Meſſieurs les Auteurs, ſi vous ne le ſçavez, ſont fantaſques naturellement, & le moindre dentre eux ſ'eſtime autant que le plus habile. De forte que dans cette conteſtation, n'y en ayant pas un qui ne ſ'ima-

ginaft valoir mieux que fon
compagnon , personne ne
vouloit ceder , tout le monde
parloit à la fois , ce n'eftoit
que defordre & que confu-
fion. Quand les Philofophes
font en colere , ils ne font pas
plus fages que les autres hom-
mes. Et comme tous ces bons
Messieurs font jaloux les uns
des autres , il ne s'en rencon-
tra pas un feul qui ne fust
bien aife pour quelque ani-
mofité où pour quelque in-
tereft particulier , de prendre

cette occasion pour se venger. Je vis donc l'heure que toutes les vieilles querelles des Stoïciens, des Epicuriens, des Academiciens, des Peripateticiens & toutes les autres qui estoient assoupies depuis tant de siècles, començoient à se réveiller. Tous les Heretiques s'estoient bandez contre les Orthodoxes. Déjà les Erasmes, les Scaligers, les Cardans, les Schioppius, les Saumaïses, les Heinsius & tous les autres querelleux

ſçavans començoient à renouveler leurs diſputes ; Il n'y avoit pas juſques aux Goulus, aux Ogiers, aux Balzacs, aux Coſtars & aux Giracs qui paroifſoient ſur les rangs. Et je vis meſme le moment que j'allois eſtre de la partie ; parce que le *Critique* que vous ſçavez ſe rencontra là par hazard, qui vouloit auſſi entrer en lice. Mais comme il ne ſe trouva preſque perſonne dont il n'eut mal parlé, où à qui il n'eut derobé quelque

chose , pas un des partis ne se voulut charger de luy , ainsi par bonheur j'en fus délivré. Les esprits estoient tellement échauffez , que je ne voyois plus aucune apparence d'acomodement , & je n'attendois plus que l'heure de voir tomber toute ma Bibliothèque en ruine ; lors qu'une grosse troupe de Messieurs *couverts de mouton* arriva le plus à propos du monde. Ces Messieurs mirent les holas & firent en sorte d'obtenir silen-

ce ; Si bien qu'un Demosthene & un Ciceron qui estoient à leur teste , se servant de l'occasion reciterent tout du long leurs Oraisons pour la paix : Ils parlerent si éloquemment que la plus-part furent obligez de se rendre , & d'avoüer que depuis le siecle d'Auguste on n'avoit rien entendu de plus beau. Ce n'est pas que les sentimens ne fussent d'abord fort partagez ; Car les uns estoient pour Demosthene ,

les autres pour Ciceron. Quelques-uns soutinrent que si Demosthene estoit plus fort & plus vehement , Ciceron estoit plus abondant & plus agreable. Quelques Critiques trouverent que Demosthene estoit un mauvais railleur : D'autres assûrerent que cette derniere Oraison de Ciceron estoit la moindre de toutes celles qu'il eust jamais faites. Il y eut mesme des gens assez hardis pour dire quelle n'estoit pas

de luy ; Et il se trouva un
bourru de Grammairien qui
vouloit à toute force que
Ciceron eust fait des sole-
cismes & qu'il n'eust pas
parlé latin. Voulez - vous
que je vous die , c'est une
estrange chose de parler de-
vant tant de gens d'esprit.
Il y eut pre que autant d'a-
vis que de personnes.. Ces
Messieurs s'échaufferēt si bien
à juger de ces deux pieces ,
qu'ils oublierent leur pre-
miere dispute , & ils n'y euf-

sent jamais pensé sans quelques Politiques qui faisoient les importans, & qui furent bien aises de les en faire ressouvenir, pour avoir lieu d'estaler leurs belles maximes. Car vous remarquerez en passant, que ces Messieurs les Politiques sur tous les autres aiment extrêmement à discourir. Grotius fut un de ceux qui parla le plus pertinemment, & après qu'il eut longuement & sçavamment harangué de *Iure belli* &

pacis , il fut arrêté d'un commun consentement que désormais , en dépit des curieux , on ne jugeroit plus des livres par la couverture. Cette sentence prononcée hors de propos derida les plus austeres & tout le monde se prit à rire. Comme tous ces Messieurs ont de l'esprit infiniment , & qu'ils entendent parfaitement raillerie , il n'y en eut presque pas un à qui il n'échapaît quelque bon mot. Jamais

Plaute , Catulle , Terence ,
Horace , Martial , Juvenal ,
& tous les autres Rieurs de
l'Antiquité ne furent plus plai-
sans. Bocace , Bernia , Ma-
rot , Rabelais & les autres
Rieurs modernes firent des
merveilles , & les jeunes
Rieurs , comme Voiture &
Sarrafin badinèrent tant , &
dirent tant de folies que de
la plus chaude & de la plus
furieuse querelle dont on ait
ouïy parler , il se fit en un
moment la plus charmante

& la plus spirituelle conversation qui fut jamais. Mais pendant qu'on parloit d'affaires , quelques beaux esprits s'estant plaints qu'on voloit impunement sur le Parnasse, & qu'on n'en faisoit point de justice ; pour remedier à cet abus l'on fit de tres - expresses défenses non seulement de dérober , mais *d'adopter* mesme aucun ouvrage sur peine d'estre banny. Et afin que cette loy fust inviolablement observée

à l'avenir, l'on en voulut faire un exemple. Si bien que le Critique dont je vous ay parlé s'estant trouvé atteint plus qu'aucun de ce crime, il fut chassé à perpetuité de mon Cabinet. Voilà la relation veritable d'une histoire assez nouvelle & qui peut-estre n'a jamais eu sa semblable. Vous n'en devez point douter puisque j'en ay esté témoin oculaire. Comme vous voyez en n'y songeant pas, vous avez pensé me ruiner. Ce qui me

console, c'est que je n'en ay eu que la peur, & qu'à tout ce murmure je n'ay perdu qu'un méchant livre, auquel encore, à proprement parler, n'ay-je rien perdu, puis qu'il n'y a rien dedans que je ne retrouve facilement ailleurs. Je suis.

A Paris ce 10. Septembre 1655.



LETTRE A M. P.

*Sur un Poëme de la Guerre
des Fleurs de M. P. R.*

MONSIEUR,

Vous voyez comme je suis
exact, il n'y a gueres qu'un
quart d'heure que j'ay receu
vostre lettre, & je vous fais

déjà réponse. Mais quel effort ne ferois-je point pour l'amour de vous ? J'en ay fait un si grand, que j'ay leu deux fois *la batterie des fleurs* que vous m'avez envoiée. Je ne sçay pas en quelle odeur elle est parmy les gens de vostre Cour, mais pour peu qu'elle leur plaïse, je suis assuré qu'ils n'ont pas trop bon nez. Ne pensez pas que je die cela par animosité : J'ay suivy vostre conseil, je l'ay regardée avec des yeux si chrestiens, qu'il

n'y a peut-estre personne à qui elle fasse plus de pitié qu'à moy. Jamais je ne vis tant d'embarras & de desordre avec si peu d'invention ; & jamais guerre ne fut plus legerement ny plus injustement declarée. En effet quel sujet avoient les Violettes & les Hyacintes de se plaindre des Lys & des Roses ? Comment les Lys & les Roses leur pouvoient-elles faire ombrage ; puis qu'elles ne se rencontroient presque jamais ensemble.

ble, & qu'elles viennent en diverses saisons? Estoit-il besoin pour cela de remuer le ciel & la terre, & de faire agir autant de machines qu'il en falloit pour *le siege de Troye*? Pourquoi Apollon se cache-t-il dans un nuage obscur, pour brûler toutes les fleurs? y eut-il jamais un enchantement pareil à celuy-là? Comment pouvoit-il brûler les Roses & les Myrthes sans brûler les Violettes & les Hyacintes ses bonnes amies? Je n'ay point

encore entendu parler d'un Apollon comme celuy-là, & pour le pere de la clarté, il me semble que c'est bien manquer de lumiere. Je voudrois bien sçavoir qu'avoient à faire là Mars & Vulcain, puis qu'ils ny font rien? Pour quel sujet la Marguerite cede-t-elle la gloire aux Lauriers? Est-ce que les arbres estoient de ce combat aussi-bien que les fleurs? Mais ce qui m'embarasse le plus de tout cecy, c'est que je ne sçay que de-

vient toute cette guerre : & peut-estre que l'Auteur auroit bien de la peine luy-mesme à débrouïller cet incident. Cet homme a grand sujet de parler contre les Critiques , ces sortes de gens sont incommodés : ils demandent de la raison par tout , & en cherchent bien souvent où il n'y en a point. Je luy pardonne tout ce qu'il a dit de moy. Il n'y a point de ressentiment qui puisse tenir contre luy. Vous avez bien fait de m'en-

voier son ouvrage, c'estoit le
vray moien de faire nôtre paix:
Je suis fâché seulement de vous
en avoir tant dit. Je ne sçay
pas pour qui vous me prenez,
de me prier de parler de cette
guerre sur le Parnasse. Tout
ce que je puis faire pour l'a-
mour de vous, de luy & de
moy, c'est de n'en dire ja-
mais un mot & de faire tout
mon possible pour l'oublier.
Je ne suis point estonné des
louanges qu'il a receuës des
cxx. & des fxx. sa piece est

assez méchante pour cela. Si je sçavois que vous eussiez donné dans le panneau aussi-bien que les autres, & que vous vous en fussiez fié à ce-qu'en disent ces Caballistes, je croirois que le climat de Chambort vous auroit changé & je ne manquerois pas de vous écrire une lettre de consolation sur la perte de vostre jugement. Mais j'ay de trop bons sentimens de vous, pour penser que vous n'avez pas tous ceux qui sont neces-

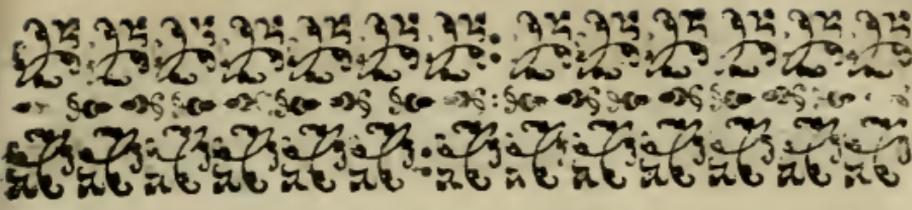
faïres là deffus. Quand je n'en ferois pas perfuadé autant que je le fuis ; la dernière lettre que vous avez écrite à la Dame Blonde me donneroit un assez beau moien de n'en jamais douter. Je n'ay rien leu de plus agreable & la fin m'en semble fi galante, que malgré toute l'amitié que j'ay pour vous, je n'ay pû m'empescher d'en avoir quelque petit dépit. Ce n'est pas que je fois fâché que vous écriviez bien, mais je ferois bien aife

que ce fust à d'autres & que vous nous laissassiez en repos en ce pais-cy. Je suis.

MONSIEUR,

Vostre, &c.

LETTRE



LETTRE A M. P.

MONSIEUR,

Si vous ne vous fussiez dédit par vostre derniere lettre de tout ce que vous m'aviez écrit contre Messieurs les Auvergnacs, Monsieur le Marquis S. F. vous en eust esté donner luy-mesme un démenty à Clermont. Qui pensez-vous que c'est que Monsieur

le Marquis S. F. ? C'est un des plus braves & des plus accomplis Gentils-hommes de France ; & par dessus tout cela des plus francs Auvergnacs. Quoy que l'amitié que j'ay faite avec luy soit toute neuve, je la préfere à mes plus cheres & à mes plus anciennes. Je ne vous en dis rien davantage, quand vous le verrez je suis assuré que vous en verrez plus que je ne vous dis. Sans mentir vous estes furieusement hardy de me vanter si

hautement vostre heroïne d'Auvergne, & de la préférer à la mienne; Ne croiriez-vous pas luy faire grace si vous ne me faisiez outrage? Pensez-vous donc que je souffre tout cela impunément? Si nous estions au temps de Nosseigneurs les Amadis, je vous ferois faire un cartel pour venir rompre une Lance au premier jour; je suis assuré quand vous seriez cent fois plus enchanté que vous n'estes, que je vous ferois vuider les

arçons ; Et si je ne vous pourfendois, ce ne seroit seulement qu'en consideration de l'amitié : mais puisque nous ne sommes plus au temps des Paladins & que je ne me puis servir que des armes qui sont en usage , je suis tout prest de soutenir la Plume à la main qu'il n'y a point d'Heroïne qui puisse disputer de beauté d'esprit & de gentillesse avec celle que je fers. Après la défaite des Geans , cxx. & mxx. & du faux glouton pxx.

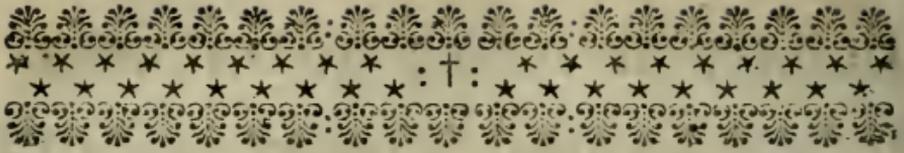
il n'y a personne qui ne doive
trembler ; mais quelque vic-
toire qui m'arrive de cette
maniere-là , ce ne fera jamais
satisfaction pour moy. Que
j'ay de regret que ce beau sie-
cle de la fine fleur de Cheva-
lerie soit passé ! Qu'il feroit
beau nous voir tous deux en-
trer en lice ! Vous vous appel-
leriez peut-estre Jacques d'Au-
vergne & moy Gilles de Paris ;
nous aurions chacun nostre
parrain & nostre escuier &
tout le reste de l'équipage.

Mais puisque les combats à outrance ne font plus en regne & que la fiere & aspre Fidelité n'est plus de ce tempcy, je croy que sans violer les loix de la Chevalerie moderne, vous pourrez témoigner à vostre Heroïne l'inconnüe, que de la maniere dont je me la represente, je suis resolu de ne la voir de ma vie: Car enfin après ce que vous m'en dites, je ne m'assure pas trop sur toute ma vertu, & vous sçavez de quelle conse-

quence il feroit qu'un cœur loyal comme le mien fust taché d'une infidelité. J'aurois mille chofes à vous dire là deffus , mais je fuis las de parler fi mal , & fi j'ay envie que ma lettre vous foit donnée pour ce voyage , je n'ay que le temps de vous dire bien vifte, que je fuis ,

MONSIEUR,

Voftre, &c.



L E T T R E

*A Monseigneur l'Evêque
de Vence..*

MONSEIGNEUR,

Vous estes tres-civil , & vostre Aumosnier est tres-exact : c'est moy qui suis l'incivil & le negligent. J'admire, fans mentir, que de tous les remercimens que j'ay à faire, ma

pareffe fasse si bien qu'à la fin
ce soient toujourns des par-
dons que j'ay à demander.
Il y a plus de deux mois que
j'ay lû ce que vous m'avez
envoïé; il y en a près de trois
qu'on m'a donné vostre let-
tre : j'ay mesme déjà corrigé
quelques unes de vos épreu-
ves : j'ay ressenti comme je
dois tout l'honneur que je re-
çoy par là ; j'ay eu la meil-
leure intention du monde d'y
répondre & je ne sçay pas
trop bien encore ce qui a pû

m'en empescher. En verité j'en ay la derniere confufion, & je vous en demande pardon de fi bon cœur, que vous ne fçauriez avoir celuy de me le refufer : je vous promets en recompense de n'y retourner de ma vie, & que quoy que paresseux né & confirmé par plus de cent lettres des plushonnestes gens de France, je ne me ferviray jamais de mon privilege, & que je m'en vay renoncer pour l'amour de vous à tous les droits de la

faineantise. Je m'engage-là, peut-estre, à plus que vous ne pensez : Car enfin ne vous allez pas imaginer, parce que vous estes un des hommes du Royaume qui écrivez le mieux & le plus aisément, qu'on vous puisse écrire de mesme. Je veux bien mourir si ce n'est un des plus grands efforts que je me puisse faire que de m'y refoudre. La lecture de vos dernieres Poësies m'a donné un dépit & un dégoust contre moy à n'en pas revenir. Et quel

moien qu'un miserable qui use toute son ancre, tout son papier & tout son esprit à tourner quelquefois quatre méchans vers, ne soit pas confus, éblouy & foudroié quand il voit l'immense, la vaste, la pieuse fecondité de varietez, d'inventions & de pensées qui brillent par tout en foule dans vos Ouvrages ? Il paroist bien M. que le Saint Esprit s'en mesle aussi-bien que le bel esprit, le feu du ciel y luit en mille endroits ;

Ainsi

Ainsi le plein pouvoir que vous me donnez est fort inutile. Si vous avez besoin d'un Critique & d'un Censeur, vous ne pouviez pas plus mal vous adresser : mais s'il vous faut une personne un peu entendüe en la science des points, & des virgules, & grand admirateur de vostre merite, vous avez trouvé vostre homme. Je vous parle très-serieusement, je ne fus jamais plus humilié, & l'on ne peut pas avoir plus mauvaise opinion

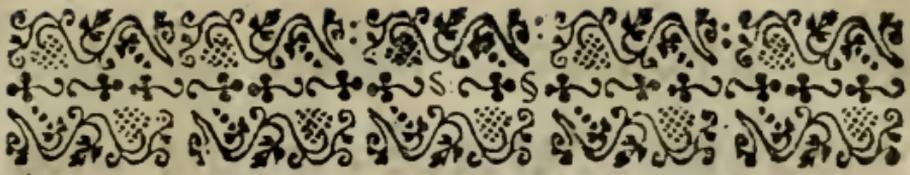
de foy que celle que vous m'avez laissée. Jamais je ne me sentis le genie plus foible & l'esprit plus petit ; & vous m'avez si bien fait tomber la plume des mains , que je ne croy pas que j'aye la force de la reprendre de ma vie. Ce qui me console, c'est que si vous m'avez osté le peu de talent que j'avois , au moins m'avez-vous laissé de quoy me faire valoir : je m'en vay montrer par tout vostre lettre, & je la conserveray com-

me un titre assuré de ma reputation, & une sauve-garde contre toutes les insultes de mes ennemis. Et que pourront-ils dire en effet quand ils apprendront que vous, Monseigneur, m'avez donné une autorité absolüe sur vos Poësies, & que par un acte signé de vostre main, vous m'en'avez étably le juge souverain ? Mais aussi si cela arrive, que dira la cabale ? Regardez un peu à quel peril vous vous exposez. Je ne sçay

pas comment vous preten-
dez vous en fauver , mais la
cheute de Monsieur *** &
de Monsieur *** vous doit
faire trembler ; un moindre
sujet a attiré leur disgrace. Ce
que je puis faire pour vous ,
c'est * * * Cependant je me
contenteray de penser tout
bas , mais d'un cœur le plus
zélé & le plus respectueux du
monde , que je suis,

MONSEIGNEUR,

Vostre, &c.



L E T T R E

A Monsieur de Corneille.

MONSIEUR,

Je croy que vous avez regretté avec toute la France la mort de Monsieur le Premier President ; mais peut-

estre avec tout cela ne l'avez vous pas regretté autant que vous deviez ; du moins je suis bien assuré que vous y avez perdu plus que vous ne pensez. La dernière conversation que j'eus l'honneur d'avoir avec luy, ne fut que de vous : & comme je luy dis que vous aviez envie de le saluer ; il me témoigna qu'il en seroit ravy, & me donna charge mesme de vous mander l'estime particulière qu'il faisoit de vous, & le plaisir qu'il auroit à vous

pouvoir rendre service. Si la mort ne l'eust point prevenu, il n'auroit pas manqué de vous en donner de meilleures preuves ; il estoit en assez belle posture pour cela, & en avoit tout à fait la volonté. Quoy que vous ayez remporté tout seul tout l'honneur de nostre siecle, & que vous ayez receu des loüanges de toute la terre, il me semble que ce ne vous doit pas estre un petit sujet de joye, d'avoir en particulier l'approbation du plus

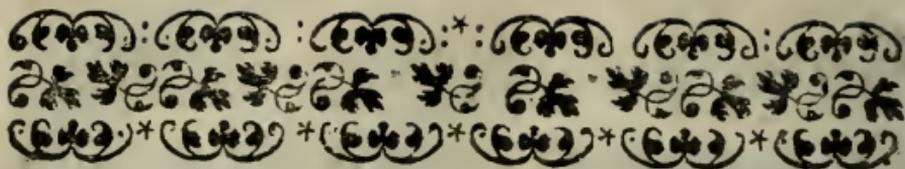
galant homme & du plus bel esprit de nostre temps. Je fais imprimer un Recueil de toutes les Pieces qui ont esté faites sur sa mort. Monseigneur de Vence, Monsieur de Gombaut, Monsieur de Bois-Robert, & tous nos autres illustres amis m'ont déjà donné des vers. Je croy que vous, Monsieur, à qui *cent vers coûtent moins qu'un couplet de chanson*, ne refuserez pas un Madrigal ou une Epigramme. Pardonnez-moy, Monsieur, la

liberté que je prens, *Permittit
sibi quædam & contra bonum mo-
rem magna pietas.* Je suis,

MONSIEUR,

Vostre, &c.

ce 10. Avril 1657.



L E T T R E

*Au mesme.***M**ONSIEUR,

Ou vous ne vous souvenez plus de ce que vous avez fait , ou vous avez envie de me railler. Pour vostre honneur je veux bien plûtoft croire l'un que l'autre ; j'aime

mieux me faire un petit de tort que d'en faire un si grand à vostre memoire. J'ay eu le plaisir de lire plus d'une fois en ma vie les pieces que vous avez données au public ; & je ne suis pas si peu connoissant aux choses que je n'aye tres-bien reconnu que vous possédez admirablement le talent de louer & de blâmer tout ce que vous voulez. Je n'ignore pas que comme la médisance est indigne de tout honneste homme, vous n'en

foyez auffi incapable. Mais pour la raillerie qui chatoüille & qui pique fans égratigner, jè fçay qu'elle regne dans la plûpart de vos Comedies, que vous vous en fervez fort ingenieufement, & que vous eftes trop jaloux de vofre reputation pour y renoncer. Mais, Monsieur, il ne s'agit point icy de cela. Je ne vous demande que des loüanges. Vous dites que vous n'y excellez pas & que vous ne vous en meflez plus. Depuis quel

temps

temps avez - vous renoncé à un métier qui vous a fait ce que vous estes ? Ne sont-ce pas les loüanges que vous avez données aux Pompées, aux Cefars & à tous vos autres Heros, qui vous ont attiré celles de toute la Terre ? y en a-t-il de plus fines & de plus délicates dans toute l'antiquité ? vos ouyrages n'en sont-ils pas tout remplis, & n'en avez - vous pas fait des Leçons publiques à toute la France ? Qu'est-il besoin que

j'aillè chercher des exemples si loin ? Ne vous souvient-il plus de tant & tant de fameuses Epistres liminaires , où vous prodiguez les loüanges avec tant d'abondance , & où vous vous exercez souvent sur des sujets dont toute autre éloquence que la vostre seroit incapable ? Avez-vous oublié ces beaux vers où vous remerciez Monsieur le Card. Mazarin ? Avez-vous perdu la memoire de vostre Sonnet pour la Reine , & de

ces deux autres que vous avez faits sur la mort de deux personnes de qualité, où il est parlé de Phenix, si je ne me trompe ? Que pourrez-vous dire après la lettre à Ariste, où vous vous louiez si bien vous-même ? Mais quene dira-t-on point quand on lira vostre Sonnet pour Maistre Adam Billot ? Monsieur de Bellievre ne meritoit-il pas bien que vous prissiez la mesme peine pour luy, que celle que vous aviez prise pour le

Menuisier de Nevers? Je voy bien, M. ce que c'est; vous ne versez pas vos graces tous les jours; elles sont cheres & precieuses. Il faut * * *

Croyez - moy pourtant. Ce silence que vous affectez vous sied fort mal. Les gens qui parlent aussi - bien que vous, ne doivent jamais craindre de parler. Faites, Monsieur, tout ce qu'il vous plaira, mais si vous estiez jaloux de vostre honneur & de vostre réputation au point que vous

le dites , je suis assuré que
vous feriez ce que je desire.
Je suis,

MONSIEUR,

Vostre, &c.

ce 29. Avril 1657.



L E T T R E

A Monsieur Conrart.

MONSIEUR,

Si deux chicaneurs qui me
 persecutent cruellement m'euf-
 sent plûtoft donné trêve , je
 vous eusse plûtoft remercié.
 Vous me traitez en amy de
 me parler franchement , & je

vous suis plus obligé de m'avoir montré mes fautes, que si vous m'aviez donné des éloges. J'ay lû vos Remarques avec un plaisir extrême, mais quand je songe à la peine que vous avez prise, j'ay bien de la confusion de vous avoir fait si mal passer le temps. Neanmoins puisque vous avez commencé à me desabuser, il faut, s'il vous plaist, que vous acheviez de me convaincre. Je suis naturellement opiniastre, & je ne me rends pas

facilement quand je croy
estre fondé en raison & en
autorité. Vous pensez donc,
Monsieur , que de dire en
Poësie que Monsieur le Pre-
mier President est *assis au Thrô-*
ne de ses peres , est une expres-
sion trop forte pour louer
un Magistrat, & que le mot
de *Thrône* est consacré à la
Royauté. Je n'en doute point
puisque vous le dites. Mais
oultre que je pourrois vous
dire que l'on dit le Thrône
de la Justice, vous conside-

rez que les anciens Poëtes qui sont nos maîtres & nos véritables juges n'ont point fait de scrupule d'honorer les Rois & les Empereurs du même culte & des mêmes titres dont ils honoroient les Dieux. Je sçay bien que le Sophiste Longin s'est raillé autrefois de ce Gorgias qui avoit appelé Xerxes, *Le Jupiter des Perses* ; mais je suis serviteur à Longin. Quand Malherbe a dit du Roy Henry I V. *Plus Mars que Mars de la*

Thrace , personne n'y a trouvé à dire ; & si je disois aujourd'huy que l'illustre *Pompône* est *l'Apollon de la France* , je suis assuré que cette expression seroit approuvée de tous les gens d'esprit , & que s'il se trouvoit quelque *Longin* qui voulust s'en mocquer , il se feroit mocquer de luy. Je vous diray pourtant en passant , pour la défense de ce *Sophiste* , car il est de mes Amis , qu'il estoit Grec & possédé de l'esprit de son pais , c'est à dire ,

grand Ennemy de Xerxés & des Perſes. Et il ne faut pas douter que ſi ce meſme titre euſt eſté donné à Themistocele, ou à quelque autre grand perſonnage des amis de Longin, il eſtoit un trop judicieux Critique pour le condamner. Ainſi, Monſieur, y ayant beaucoup moins de diſproportion d'un premier, Magiſtrat, à un Roy, que d'un Roy à un Dieu : ſ'il eſt permis au Poëte de louer un Roy avec des termes conſacrez à la Divini-

té , il luy peut estre permis
aussi de louer avec des termes
consacrez à la Royauté , un
Magistrat de l'importance de
Pompône , qui mesme dans
la place où il est , represente la
personne du Roy. Voulez-
vous que je vous parle fran-
chement ? ces fortes de har-
dieffes sont un peu de mon
goust , je leur trouve je ne
sçay quoy de noble qui sied
merveilleusement à la Poësie.
C'est dans cette pensée-là que je
me suis servy du mot *d'exploits* ,

que

que vous ne trouvez pas propre à l'endroit où je l'ay mis. Je vous déclare donc que je n'ay point peché par ignorance. Je sçay bien que ce terme à la rigueur ne signifie que des *actions guerrieres*. Mais je pense qu'il se peut icy employer par figure & qu'il y est mis mesme avec quelque grace. Car vous remarquerez , que j'ay dit auparavant, que Pompône avoit défait des *Monstres* , & qu'il avoit réduit la *Chicanne aux*

abois : Ainsi pour continuer la figure j'ay nommé ces actions de rares *exploits*. Enfin, Monsieur, si j'ay failly, j'ay cette consolation au moins que j'ay un garant illustre de ma faute : Car Cebes ce sçavant & cet ingenieux disciple de Socrate, assure quelque-part que son Sage a fait de grands *exploits*, & qu'il a gagné de grandes *batailles* : parce qu'il a surmonté l'erreur & l'ignorance qui sont des monstres, à son sens, plus terribles

que les Hippogrifes & les Centaures. Voulez-vous que je vous die ? vous autres Messieurs les Puristes , vous vous rendez un peu difficiles ; C'est bannir un des plus grands ornemens de la Poësie , que d'en bannir la hardiesse. Il faut en user avec discretion, à la verité ; mais il faut aussi prendre garde qu'en voulant par trop l'éviter , on ne tombe dans ce miserable genre où sont tombez quelques-uns de nos Messieurs

les Illustres , qui à force de vouloir estre exacts n'ont fait que de la prose rimée , qui, à mon avis , est le plus ennuyeux & le plus détestable de tous les stiles. Je ne me soucie pas aussi extrêmement, si le mot , *éclairés* , dont je me suis servy ne rime pas richement à *viperes*. Je suis assuré touÿours que cette rime est bonne & que le plus déterminé Critique ne la sçauroit condamner. En verité on ne sçauroit estre trop indul-

gent en ces matieres. Le Sonnet contraint déjà assez fans y ajoûter de nouvelles regles ; Il ne faut pas estre si scrupuleux , on devient de goûté à force d'estre delicat. Si j'avois voix dans vostre celebre Compagnie , je ferois tous mes efforts pour empêcher le bannissement de certains mots que l'on condamne quelquefois fort legèrement. Par exemple, pourquoy ne trouver pas bon le terme de *Radicux* ? Malherbe & Voi-

ture ne s'en font-ils pas servis ? Ne se trouve-t-il pas dans une infinité de bons auteurs ? Neantmoins si absolument vous le jugez mauvais , malgré toute ma résistance , je suis resolu de l'abandonner. Je fais plus de cas de vostre jugement en matiere de François que de celuy de tous mes livres , & j'aimerois mieux ne parler de ma vie que de dire quelque chose qui vous déplût. Excusez, Monsieur , la liberté que je prends.

Je vous ay déjà dit que je suis opiniastre ; & en vérité il faut que je le sois bien pour résister au sentiment du plus sage & du plus judicieux homme de nostre siècle. Je suis,

MONSIEUR,

Vostre, &c.



COMPLIMENT

*A Messieurs de l'Academie
Françoise.*

MESSIEURS,

Si ce m'est une grande joye
d'avoir esté choisi pour rem-
plir une place qui est destinée
au merite & qui ne s'achete
qu'au prix de la vertu : Ce

m'est aussi une extrême douleur d'avoir si peu de quoy répondre à une élection qui m'est si glorieuse. En effet quand je cherche en moy ce qui vous a pû obliger à me traiter si favorablement, j'ay bien peur que vous ne vous repentiez de vostre choix, & que vous n'ayez regret d'avoir fait tant de grace à une personne qui n'a ny assez d'esprit pour la meriter, ny assez de lumiere pour la reconnoistre. Quelque grand pour-

tant que soit ce bien-fait ;
quoy que j'en voye tout le
prix & toute la valeur , par-
donnez - moy si je vous dis
qu'il y a quelque chose que
j'estime encore davantage.
C'est , Messieurs , la maniere
dont vous me l'avez accordé.
Car pour ne rien dire de tou-
tes les autres circonstances de
mon élection ; N'est-ce pas
une chose étonnante que cet-
te Compagnie ait daigné jet-
ter les yeux sur moy dans un
temps où elle brille de toute

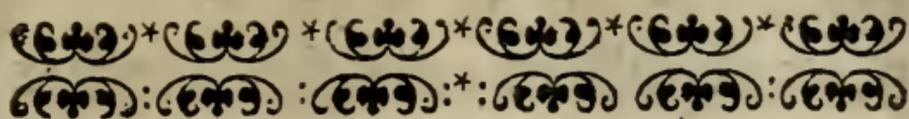
sa splendeur & qu'elle est l'objet des plus belles ambitions? dans un temps, dis-je, que tant de raisons puissantes & tant d'obstacles invincibles me défendoient d'y prétendre. Ouy, Messieurs, il faut que je l'avouë à ma confusion, il semble que vous ayez voulu oublier ce que vous estes pour ne pas vous ressouvenir de ce que je suis, & vous m'avez comblé de tant de gloire que je sens bien, quoy que je fasse, qu'il me faut resoudre à estre

ingrat toute ma vie. N'attendez donc pas des remerciemens dignes de vos faveurs. Quelles parolles , quels termes assez forts pourroient vous exprimer ma reconnoissance ? C'est icy, Messieurs , que nostre langue me paroist pauvre au milieu de toutes ses richesses , malgré tous les soins & tous les travaux que vous prenez depuis vingt années pour l'embellir. Mais quel respect , quelle profonde veneration ne dois-je point avoir

pour

pour l'illustre Protecteur de
cette celebre Compagnie ,
pour ce Genie admirable qui
n'est pas moins l'arbitre sou-
verain des belles choses par
les connoissances de son es-
prit , que le juge absolu de
tous les differends du Royau-
me , par l'excellence de sa
dignité, pour ce sacré Minis-
tre dont la sage & bien-heu-
reuse conduite servira enco-
re d'exemple & de modelle
aux derniers Ministres de cet-
te auguste Monarchie : C'est

luy dont la main secourable
m'a souûtenu , c'est luy qui
m'a tiré de la foule & qui
me mettant parmy vous, m'a
mis au deffus de mes envieux
& au comble de tous mes
souhairs.



B I L L E T

*A Madame la Duchesse de
CH.*

SANS le secours du Dieu
qui m'anime ce matin je
n'aurois jamais eu le courage
de vous faire réponse: mais
moy qui suis né enfant d'A-
pollon, ce seroit une impie-
té horrible que de résister
aux inspirations qu'il m'en-
voie. Ce n'est pas, pour vous
en parler franchement, que

mon Apollon , est de si mau-
vaïse humeur qu'il semble
que ce ne soit que par dépit
que tout ce qu'il en fait , &
vous l'allez plûtoſt voir.

*Hier voulant répondre à vô-
tre lettre*

*Je fus tellement interdit ,
Qu'à la fin je ne ſceus que
mettre ,
Et j'en jettay ma plume de
dépit.*

Il faut ſans mentir eſtre
bien effronté pour la repren-
dre en l'eſtat qu'elle eſt. On

ne peut pas en estre plus re-
buté que je suis: Vous pouvez
vous vanter

*D'avoir sur moy tout l'avan-
tage,*

*Et d'avoir fait d'un seul billet
Ce que Scarron, Costar, Me-
nage,*

*Et nul autre n'a jamais fait.
Mon esprit connoist sa foiblesse
Quand je contēple vōtre écrit:
En me prenant le cœur, agrea-
ble Duchesse,*

*Du moins ne m'osteZ pas
l'esprit.*

*Ecrire bien ou mal est presque
mesme chose,*

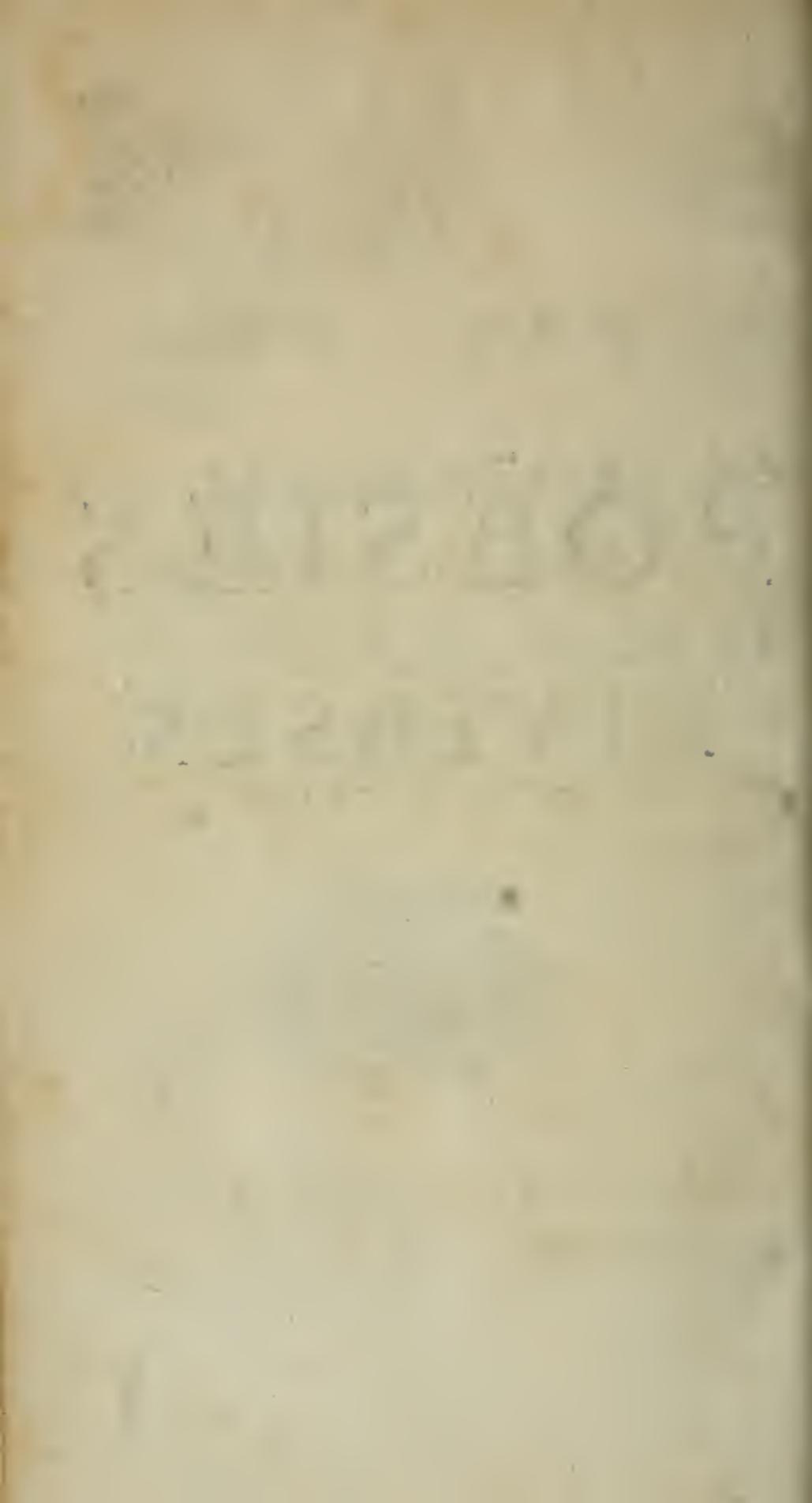
*Et le métier n'en vaut plus
rien ;*

*Vous nous pouvez laisser tous
les vers & la prose,*

*Et nous laisser fort peu de
bien.*



POËSIES
DIVERSES.



B I L L E T

*A Madame de ****

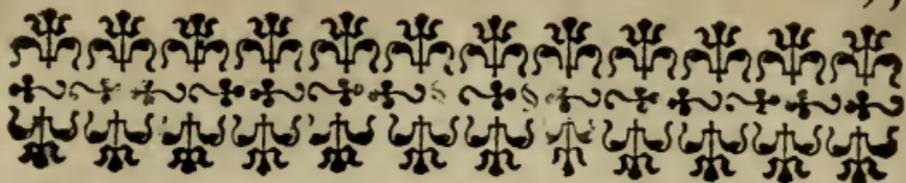
IL est une heure après minuit :
 On n'entend pas le moindre bruit,
 Et le pis, c'est que j'ay l'onglée :
 Mais quoy que ma main soit geée
 Jamais mon cœur ne le fut moins
 Ny ma raison plus éveillée :
 Et j'en prens ces vers à témoins.



Que le respect est incommode
 Avecque son air precieux !
 Mon Dieu, que ce respect est vieux !
 Sera-t-il toujours à la mode ?

Quoy fera-t-il toujourns le maistre
Doit-il tant faire l'entendu,
Ce lâche qui se croit perdu
Dés que l'amour ose paroistre?





E X C U S E

A son Eminence.

JULES je ne sçay pas pourquoy
 On blâme si fort mon silence,
 Au moment que toute la France
 Parle si hautement de Toy.
 Car te nommer homme admirable,
 Puissant, heureux, incomparable,
 Plus grand que Dieu jamais n'en fit,
 C'est ce que tout le monde dit.
 Mais enfin je me fais justice,
 Et je te puis bien avouër
 Que ce n'est pas mon plus grand vice
 Que le peché de trop louer.

L'Amoureux & docte D**
En pourroit rendre témoignage.
Quand je voy donc tes ennemis
Maintenant défaits ou soumis',
Et que de leur vaine insolence
Tu te vanges par la clemence,
Je me tais & je fais fort bien.
Car si ta bonté leur pardonne
Si tu ne veux mal à personne
Je ne puis t'estre bon à rien.



DIALOGUE
SUR LA GOUTE
DE M. CONRART.

L'AMOUR ET DAMON.

DAMON.

AMOUR, dis-moy par quel caprice
Tu fis de Daphnis un gouteux ?

L'AMOUR.

Gentil Damon, entre nous deux,
Je fis un acte de justice.

DAMON.

Ha **.

L'AMOUR.

Tu ris, foy de Cupidon,
Si je ne parle tout de bon.

D A M O N.

Je ne comprends pas ce mystere.
 Hé que Daphnis t'a-t-il pû faire,
 Luy qui dés ses plus tendres ans
 T'offrit ses vœux & son encens?

L' A M O U R.

Il est vray, je te le confesse.
 Mais j'eus pour luy tant de tendresse,
 Que sans qu'il sceust Grec ny Latin,
 Je fis que du fameux Gaumin
 La profonde & vaste science
 Ne valut pas son ignorance.
 Car si l'un se fit estimer
 Celuy-cy sceut se faire aimer,
 Secret que n'a presque personne,
 Et qu'à mes seuls Amis je donne,
 Ainsi sur les plus beaux esprits
 Il remporta toujourns le prix.
 Ainsi toujourns dans les ruelles
 Il fut en la bouche des Belles.

Mais que me servent ces discours
Tu sçais que j'en fis mes amours,
Que je l'ornay de tous mes charmes,
Qu'il mania toutes mes armes,
Qu'il fit de si galans billets
Qu'on crût que je les avois faits,
Qu'il débita tant de fleurettes
Et qu'il fit tant de chanfonnettes,
Que chez luy la nuit & le jour
On n'entendoit qu'Amour, Amour.
Mais Amour n'estoit qu'en sa bouche,
Son cœur estoit un cœur de fouche,
Lors qu'il se plaignoit de mes lois
Il s'en moquoit en bon François.
Tout ce qu'il fit ne fut que feinte
Il ne receut jamais d'atteinte.
En un mot ce fut un Galant
Mais ce ne fut pas un Amant.
Moy donc piqué d'un tel outrage,
De le voir si fier & si sage,

Et de voir qu'enfin sur ses sens
 Tous mes traits estoient impuissans.
 Je voulus vanger cette injure,
 Et le mis en telle posture,
 Que s'il est si sage aujourd'huy
 C'est peut-estre en dépit de luy.

D A M O N.

Tu croy donc qu'il n'aima personne,
 Amour, on te l'a donné bonne.

LE P O E T E.

Voilà pour faire le discret
 Et pour garder tant le secret,
 Pauvre Daphnis, ce qui t'en coûte.
 Deformais quand ma belle Iris
 N'auroit pour moy que du mépris,
 Chose que sur tout je redoute,
 Je vay publier ses faveurs :
 Car si je crains fort ses rigueurs
 Je crains encore plus la goutte.

SONNET

A M. le P. P. de Bellievre.

QUand je te vois assis au Trône de tes Peres
 Souûtenir noblement l'hõneur du nom Frã-
 Et redonnant la vie à nos mourantes loix [çois,
 Borner le cours fatal de nos longues miseres.

POMPÔNE, quand je voy ces funestes Viperes,
 Ces monstres de Chicane expirer à ta voix :
 Mon esprit estonné de ces fameux exploits
 Se sent tout ébloüÿ des feux dont tu l'éclères.

Mais, lorsque pour un tẽps dépouïllé de grãdetr
 Tu luis dans tes jardins avec moins de splendeur,
 Et daignes jusqu'à moy voir ta gloire abaissée,

Ta vertu jette alors des traits plus radieux,
 Et reparant l'éclat de ta pompe éclipsée,
 Tu parois mille fois plus brillant à mes yeux.



S O N N E T.

A Prés tant de soupirs, de plaintes, de lagueurs,
 Enfin le juste ciel à mes vœux favorable,
 Las de me voir toujours constant & misérable,
 Estoit prest de finir mes jours & vos rigueurs :

Quand plus fort que le ciel & que tous mes
 malheurs,

Vostre œil en un moment devenu secourable,
 Malgré mon désespoir & mon sort déplorable,
 Vint rassurer mon cœur au fort de mes douleurs.

Que ce cruel secours, trop aimable inhumaine,
 En retardant ma mort, va prolonger ma peine !
 Helas ! en quel estat m'ont réduit vos appas ?

De bien plus de douceur ma fortune est suivie,
 Quand vostre cruauté me donne le trépas,
 Que quand vostre pitié me redonne la vie.



SONNET

*Sur la mort de M. le P. P.
de Bellieure.*

DÉjà le grand Pompône environné de gloire
Se voyoit respecté des Peuples & des Rois :
DÉjà la Renommée avec toutes ses vois
Aux plus lointains climats publioit son histoire.

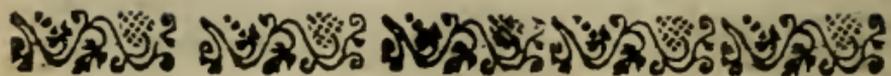
Quand un coup impreveu, Dieux ! qui l'auroit
pû croire ?

Au milieu de sa pompe, au fort de ses emplois,
Renversant avec luy cent projets à la fois,
N'en laissa dans ces lieux qu'une triste memoire.

France, que tu perdis en ce fatal moment !

Tu perdis en sa mort ton plus bel ornement,
Le vice triomphant va remonter au Trône.

Rien ne peut l'arrester ; tes cris sont superflus,
Ton défenseur est mort. tu n'as plus de Pōpône,
France, pleure, gemy, l'on ne t'écoute plus.



S O N N E T

A Monseigneur Colbert.

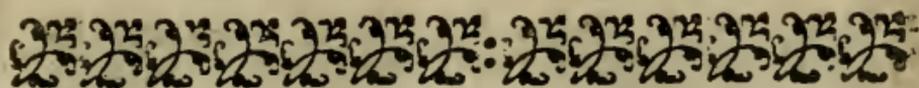
ON a beau murmurer contre le Ministère ;
 Rien n'ébranle, COLBERT, ton esprit ni ton
 Tu démasques le vice, & dévoiles l'erreur, [cœur,
 Et de tous nos abus tu perces le mystere.

Bien que rien à l'estat ne fût plus salutaire ;
 C'est peu d'estre pour toy sans foiblesse & sans
 peur,

Et de porter par tout l'amour ou la terreur ;
 D'autres l'ont déjà fait, d'autres pourroïent le faire.

Mais mépriser l'orgueil, haïr la vanité,
 Garder la modestie, & la simplicité ; [pire,
 Lors qu'on voit en ses mains le dépost de l'Em-

Et le Peuple & la Cour dépendre de sa loy :
 C'est là ce que Seneque autrefois a pû dire,
 Et ce qu'aucun Mortel n'a pû faire que Toy.

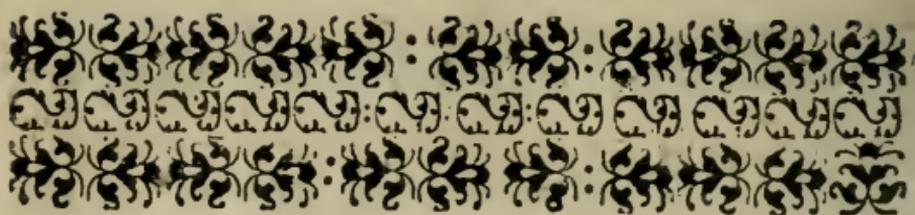


EPIGRAMME.

Appelles-moy si tu veux *Astarot*,
Traistre, Perfide, Iscariot,
 Paul, je n'en feray plus que rire,
 Et ne t'en diray jamais rien;
 Si tu poursuis toujourns d'écrire
 Tu m'en vangeras assez bien.

AUTRE.

JE ne fis jamais le Galant,
 Et moins encore le brillant:
 Lubin, ta comparaison cloche,
 Mais je ris bien lors que je voy,
 Que je reçoÿ un tel reproche,
 D'un joly mignon comme toy.



EPIGRAMME.

PArce que dans ton indigence
 Paul t'a fourny quelque finance,
 Est-ce un sujet , en bonne foy ,
 Pour te déchaifner contre moy ?
 Je sçay ce que peut. la misere.
 D'un rimeur qui manque de pain.
 Mais enfin , qu'y pourrois-je faire,
 Lubin , quand tu mourrois de faim ?





MADRIGAL.

A Iris.

A Utant en un mot comme en cent
 Je suis las de mon personnage,
 Vous estes & fiere & volage,
 Je suis fier, mais je suis constant.
 Nous ne sçaurions plus vivre ensemble,
 A quoy sert de dissimuler ?
 Vous ne pouvez me ressembler;
 Il faut donc que je vous ressemble.





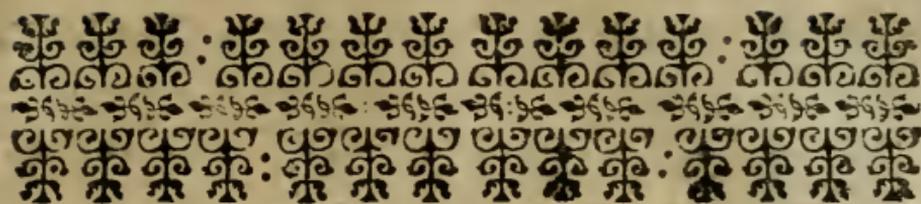
EPIGRAMME

A M. de Bois-Robert.

Abbé j'aime tant ton ouvrage,
 J'y voy tant de charmes divers;
 Que j'aime mesme dans tes vers
 Jusques à Costar & Menage.

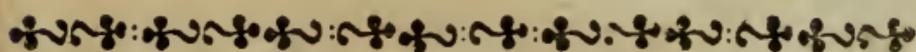
EPIGRAMME.

VOs galans sont-ils pas des fous
 De vous accuser d'inconstance?
 Est-il quelque personne en France
 Qui n'aime rien plus constamment que vous?



EPIGRAMME.

L Ubin, quoy que Guenaut te die,
 Dans peu tu ne seras plus rien;
 Car puisque tu quittes ton bien,
 Tu quitteras bien-tost la vie.



EPIGRAMME.

Contre un laid punais.

F Ais tout du pis que tu pourras,
 Je me mocque de ta harangue,
 Déclame tant que tu voudras;
 Je crains ton nez, & point ta langue.



EPITAPHE.

CY gist de Burlesque memoire
Lubin, qui mit toute sa gloire.

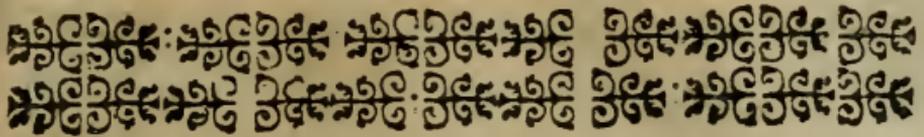
A ridiculiser autruy,

Mais, quelque chose qu'il pût dire,

Charbonner, barboüiller, écrire,

Il ne fit rien si grotesque que luy.





EPIGRAMME

De M. C. sur Scarron.

O U ma raison me trompe , ou je vois en effet
 En Scarron l'homme le mieux fait ,
 Mais le mieux fait qui soit au monde.
 Vous qui vous opposez aux veritez qu'on dit ,
 Voulez-vous que je vous confonde ?
 Ce qui fait l'homme c'est l'esprit.

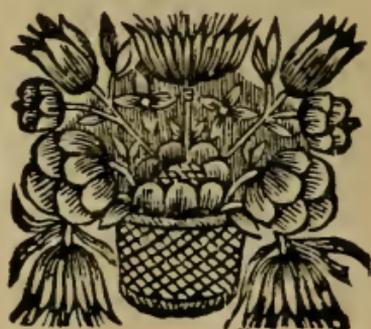
R E P O N S E.

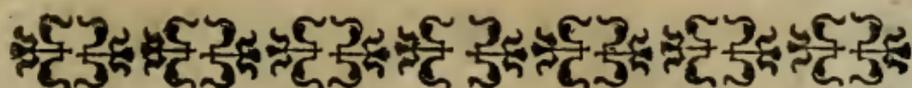
J E croy , Philis , ce que vous avez dit ,
 Ce qui fait l'homme c'est l'esprit.
 Mais quiconque jette la veuë
 Sur les divins attraits dont vous estes pourveuë,
 Ne voit que trop découvrant ces trefors ,
 Que ce qui fait la femme est l'esprit & le corps.



ENIGME.

JE suis toûjours la bien venuë,
Tant que je ne suis point au jour,
Et tant que je suis inconnuë
Les beaux esprits me font la cour.
Chacun s'efforce à me connoistre
Et fait ce qu'il peut pour cela;
Mais d'abord qu'on me voit paroistre
Tout le monde me laisse-là.



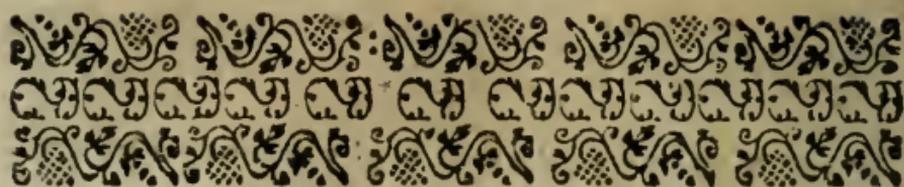


CHANSONNETTE.

Que tout me paroît triste
 En ces aimables lieux,
 Quand on est loin des yeux
 De la belle Caliste
 Et qu'on est amoureux !
 Ah ! que tout paroît triste
 En ces aimables lieux !



O Dieux ! qu'on a de peines
 Quand on a tant d'amour !
 Echo dans ce séjour
 Aux Nymphes de ces plaines
 Repete nuit & jour,
 O Dieux ! qu'on a de peines
 Quand on a tant d'amour !

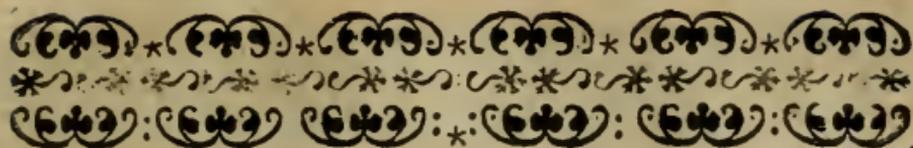


A I R.

AH ! puisque la rigueur extrême
 De l'ingrate que j'aime
 M'oste tout espoir de guerir ;
 Amour , quel conseil dois-je suivre ?
 Je ne puis la voir sans mourir ,
 Et sans la voir je ne puis vivre.



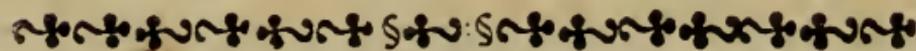
Helas ! plus je luy suis fidelle :
 Plus elle m'est cruelle ,
 Et moins j'ay d'espoir de guerir.
 Amour , que me faut-il donc suivre ?
 Je ne puis l'aimer sans mourir ,
 Et sans l'aimer je ne puis vivre.



A I R

AH ! que les yeux font contens,
 Quand on revoit le printemps
 Embellir toutes choses !

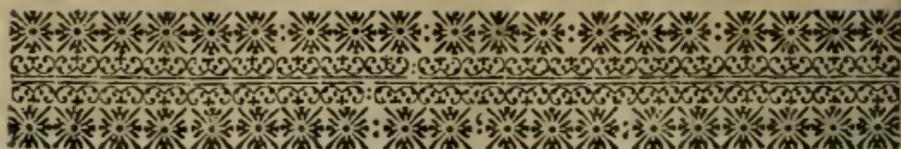
Mais que c'est un grand mal
 De voir avec les roses
 Revenir son rival !



A I R.

IRis tout me choque & m'offense,
 Je fais mille vœux infensez :
 Je ne sçay pas ce que vous en pensez ;
 Mais je sçay bien ce que j'en pense.





A I R.

JE ne puis plus souffrir qu'Iris soit infidelle,
 Et puisque mes respects ne peuvent rié sur elle,
 Bannissons de mon cœur ce qu'il aime le mieux.
 Mais que puis-je opposer à l'effort de ses armes ?

Elle a toujourns les mesmes charmes

Et j'ay toujourns les mesmes yeux.



Ah! c'est bien vainement, qu'en ma douleur ex-
 Je tâche d'oublier cette Ingrate que j'aime trême
 Et de briser les fers qui causent mon tourment.

Qu'Iris soit inconstante, inhumaine, infidelle,

Elle est toujourns charmante & belle :

Et moy je suis toujourns amant.



* * * * * † * * * * *

STANCES.

Merveille la plus adorable
 Que l'on vit jamais sous les cieux,
 Me voilà graces à vos yeux,
 Fort exact & fort miserable.



Je n'ay repos ny nuit ny jour,
 Je souffre une douleur extrême;
 Je ne sçay pas si c'est que j'aime,
 Mais cela ressemble à l'amour.



Mon esprit s'égare & s'emporte,
 Tout luy paroist hors de saison.
 Que vous avoit fait ma raison
 Pour la mal-traiter de la forte ?

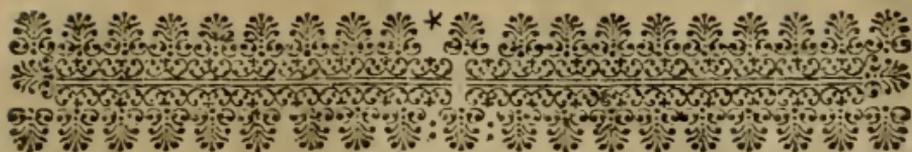


Je sentis mes yeux s'ébloüir
 Au moment que je vous eus veüë,
 Pour peu que cela continuë
 Vous n'avez qu'à vous réjouïr.



Belle Iris, ce qui me console,
 C'est que je sçay de gens de foy
 Que des gens plus sages que moy
 Ont esté fous à vostre école.





STANCES.

A Mour témoin de ma langueur
 Va-t-en sur les bords de la Seine,
 Reprocher à mon Inhumaine
 Les maux que me fait sa rigueur.



Ne pren point le vent des Zephirs,
 La route en est trop infidelle ;
 Pour aller droit à cette Belle
 Tu n'as qu'à suivre mes soupirs.



Garde-toy d'arriver de jour
 Et de paroistre en sa presence ;
 La nudité toujourns l'offense,
 Et sur tout celle de l'amour.

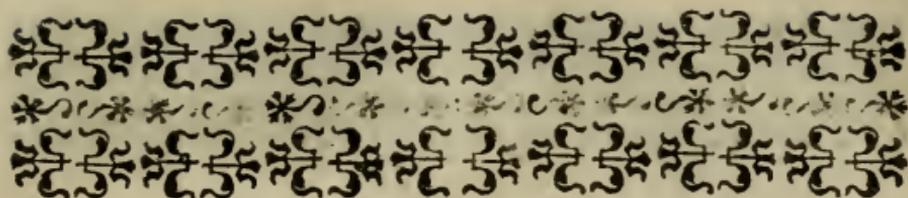


Conjure-là par ses attraits
 Et par tout ce qu'elle a d'aimable :
 Et pour la rendre pitoyable
 Use tous tes feux & tes traits.



Remply de cris les prez , les bois ,
 Et fais que pour plaindre ma peine
 Les Echos des monts & des plaines ,
 Ne poussent qu'une mesme voix.





C A P R I C E.

Que les Poètes ont menty
 Quand ils content en vers leur amoureux
 martyrre !

Hé ! pourroient-ils ainsi le dire ,
 Si les fourbes l'avoient senty ?

De puis qu'une fois dans une ame
 Amour a répandu sa flamme ,

Il y répand un si subtil poison ,

Qu'on n'entend plus ny rime ny raison :

Je le sçay par experience ,

Et je vous doy cette science.





CAPRICE.

LE Berger Tircis
 Rongé de soucis
 De voir sa Climene
 Rire de sa peine,
 Alla se percher
 Sur un haut rocher,
 Voulant finir son supplice
 Dans un précipice.
 Mais songeant que ce saut
 Estoit bien haut
 Et qu'on mouroit
 Quand on vouloit;
 Mais qu'on vivoit
 Quand on pouvoit,
 Quelque volage & legere
 Que fust sa Bergere,

Il fit nargue à ses appas,
Et revint au petit pas.



Les Rimeurs Sylvains

Des autres prochains
Sur cette amourette
Firent chanfonnette,
Pensant que la mort
Eût finy son fort.
Mesme l'injuste Climene
En estoit plus vaine.
Pendant que ce Berger
Loin du danger
Bien seur estoit
Qu'il ne mourroit,
Mais qu'il vivroit
Tant qu'il pourroit,

Et revenant vers la Belle
 Il se moqua d'elle :
 Et les Sylvains étonnez
 En eurent un pied de nez.



MADRIGAL.

Vous avez tort de blasmer vostre époux,
 Si sans raison il est jaloux,
 Iris, vous en estes coupable :
 Car pour le rendre en ce point raisonnable
 Vous sçavez qu'il ne tient qu'à vous.

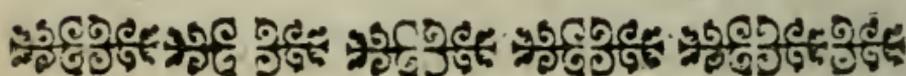


*Vers de M. de Corneille dans
la suite du Menteur.*

QUand les ordres du Ciel nous ont fait l'un
 pour l'autre
 Life, c'est un amour bien-tost fait que le nostre:
 Sa main entre les cœurs par un secret pouvoir,
 Seme l'intelligence avant que de se voir;
 Il prepare si bien l'amant & la maistresse
 Que leur ame au seul nom s'émeut & s'interesse.
 On s'estime, on se cherche, on s'aime en un
 moment,
 Tout ce qu'on s'entredit persuade aisement,
 Et sans s'inquieter de mille peurs frivoles
 La foy semble courir au devant des paroles:
 La langue en peu de mots en explique beaucoup,
 Les yeux plus éloquens font tout voir tout
 d'un coup.

Mais de quoy qu'à l'envy tous les deux nous
instruisent,

Le cœur en entend plus que tous les deux n'en
disent.



MADRIGAL.

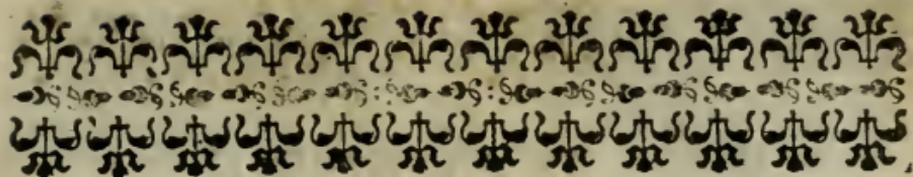
Sur ces vers.

Que le sens de ces vers me semble raisonnable,
Iris depuis que je vous voy!

Qu'il vous semblera véritable

Si l'amour fait en vous ce qu'il a fait en moy!





MADRIGAL

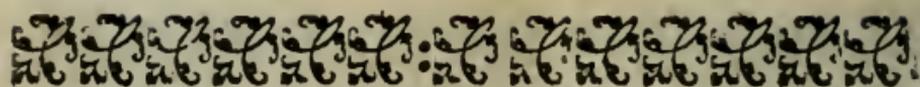
DE

MADemoiselle ^{Desjardins} ***

Sur la mort de M. le P. P.

D. B.

Avant les tristes jours que la Parque cruelle
 Fist éclipser pour nous ta lumiere éternelle,
 Je prédis ton depart de ce funeste lieu :
 Car en loüant ton nom, qui bruit comme un
 tonnerre,
 Je dis que tes vertus estoient celles d'un Dieu ;
 Et les Dieux ne sont pas si long-temps sur la
 Terre.



R E P O N S E.

NE vous y trompez pas , belle & jeune
Carite ,

Les Heros d'icy-bas ne s'en vont pas si vifte.
On a beau les traiter d'oracles & de Dieux ,
D'arbitres des humains , de maistres du Ton-
nerre ;

Les galans sont si fort acoquinez sur terre ,
Qu'au diable si pas un songe à monter aux
Cieux.

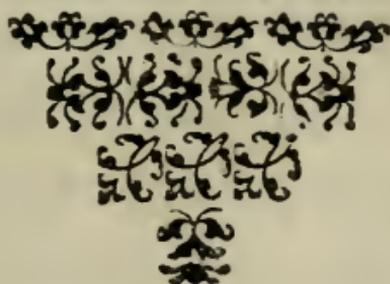


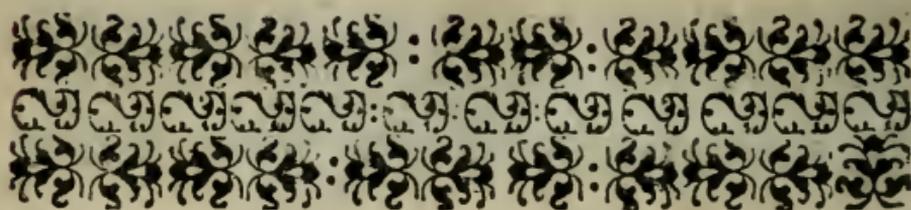


MADRIGAL.

A Carite.

IL ne faut point que je vous mente ;
 Je crûs quand je quittay mon ingrante Amarante ;
 Braver à tout jamais l'amour & son pouvoir ;
 Mais , trop adorable Carite ,
 Helas ! tant qu'on pourra vous voir ,
 Qui peut dire qu'il en est quitte ?





MADRIGAL.

Pendant que le respect regle tous mes desirs,

Et que malgré toute ma flamme

Je retiens jusqu'à mes soupirs,

Et me fais un secret du secret de mon ame;

Quelque riche insolent assis à vos genoux

Vous fait peut-estre les yeux doux;

Et feignant de souffrir une douleur extrême,

Vous dit sottement qu'il vous aime,

Et peut-estre l'écoutez-vous.



MADRIGAL.

A Monseigneur le P. President de Believre sur l'Ode du S. Gratiany , pour son Eminence.

SI pour faire regner son Prince avec effroy,
 De Jule on vante tant le penible exercice,
 Pompône, qui le fais regner avec justice,
 Que ne dira-t-on point de toy?

MADRIGAL.

A Iris.

VOus me mandez, & je ne sçay pourquoy,
 Que vous songez souvent à moy.

Ah! si vous y songiez, la Belle,

Lors que nous sommes entre nous,

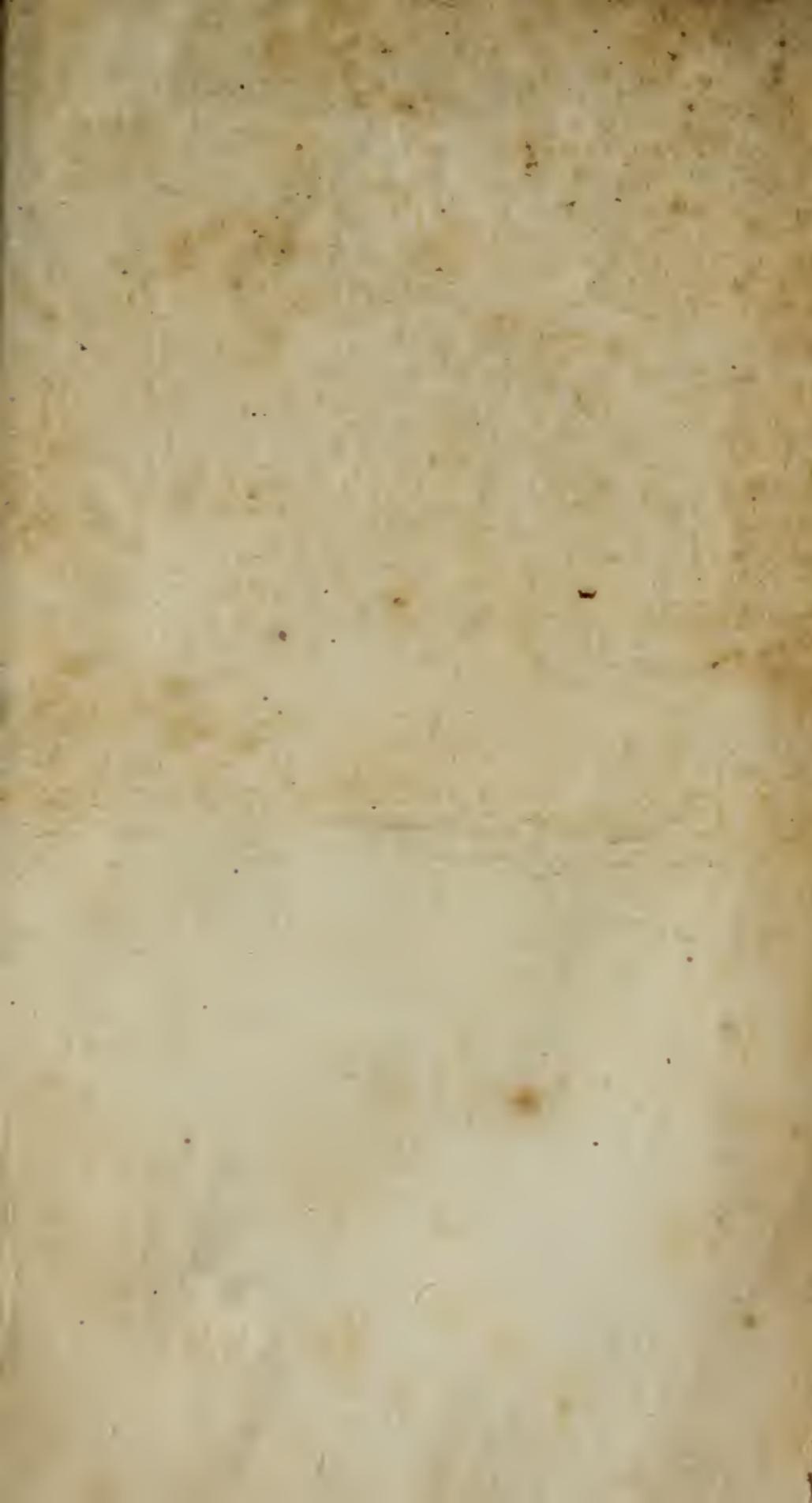
Dans le fond de vostre ruelle

Vous songeriez bien moins à vous?

M A D R I G A L.

A force d'estre indifferente
Auprés de vous, belle Amarante,
J'ay bien perdu plus que vous ne pensez :
Car sans compter mes services passez,
Et quatre ans de perseverance,
J'ay perdu repos, liberté,
Fortune, honneur, esprit, santé,
Larmes, soupirs, plainte, esperance,
Enfin, pour vous le faire court,
J'ay tout perdu jusques à mon amour.

F I N.



25

841.49

B6790

627896

[Boileau]

Les Oeuvres posthumes...

DATE	ISSUED TO
	APR 29 '53

841.49

B6790

627896

